
A c a d é m i e d u M a i n e

CAHIERS
DU
MAINE

N° 18

ÉDITORIAL

Stanislas de Gozdawa-Godlewski nous a quittés au mois de février 2009.

Il avait présidé l'Académie du Maine pendant quinze ans et avait accepté d'en devenir le Président d'Honneur en 2001 alors que René Le Capitaine lui succédait.

Il avait été fidèle à nos séances autant que sa santé le lui a permis. Il demeure présent parmi nous, tant sa forte personnalité, son humour, son exquise façon d'être au monde, ont marqué l'Académie du Maine comme tous ceux qui l'ont approché. Il savait parfaitement maîtriser l'art difficile entre tous des relations humaines.

Au cours de cette première année sans lui à nos côtés, il m'est arrivé de l'attendre et puis bien vite je comprenais que sa silhouette massive et pleine de légèreté au visage toujours souriant, ne s'assiérait plus parmi nous. Ces derniers mois, j'ai particulièrement regretté de ne pouvoir bénéficier de ses conseils, de son point de vue pour permettre à l'Académie de franchir un nouveau cap.

Cher Président, même si vous n'êtes plus parmi nous, vous avez gardé toute votre place au sein de l'Académie du Maine qui vous doit en grande partie d'être ce qu'elle est aujourd'hui. A nous de ne pas démeriter.

Nicole VILLEROUX
Présidente de l'Académie du Maine

POUR LE CINQUANTENAIRE DE LA MORT DE JEAN DE LA VARENDE (1887-1959)

Nicole VILLEROUX

Il y a cinquante ans, Jean de La Varende regagnait pour ne plus la quitter sa terre d'Ouche. Il avait enchanté de nombreux lecteurs et aujourd'hui encore, il continue de faire rêver ceux qui ouvrent ses œuvres. Cet écrivain, trop souvent et hâtivement étiqueté parmi "les régionalistes", dépasse de sa haute stature, bien des clivages et les limites de sa belle province.

C'est à découvrir la richesse et la diversité d'une œuvre qui a gardé toute sa saveur que je vous convie ici.

LE CHAMBLAC, CENTRE DU MONDE LA VARENDIEN

Né au Chamblac (Eure) le 24 mai 1887, c'est dans le cimetière de cette petite commune qu'il repose depuis 1959. C'est dans la demeure familiale de Bonneville, sise au Chamblac, à quelques kilomètres de Broglie, qu'il a vécu et puisé la sève d'une œuvre qui compte une centaine de titres.

Le château de Bonneville tranche par les tons chauds de ses briques, sur la verdure qui l'entoure. Jean de La Varende y a vécu à partir de 1919 et l'a restauré de ses mains car il fut aussi un artisan au plein sens du terme. Il a manié le rabot et la varlope aussi bien que la plume ; il a scié, peint, tendu les murs de soie, redonnant vie à une demeure qui se mourait et qu'il portait en lui, riche de son œuvre à venir.

Cependant c'est à Rennes que sa mère, née Laure Fleuriot de Langle, jeune veuve, se réfugia auprès des siens, en 1890 avec ses trois enfants. Jean Balthazard Marie Malart de La Varende n'a pas connu son père, Gaston Malart de La Varende, décédé au mois de juillet 1887. Quittant la plantureuse Normandie, sa veuve éleva ses enfants dans une Bretagne plus pauvre, dans une famille de marins où Jean découvre sa vocation. Accrochés aux murs de la demeure rennaise, les portraits des ancêtres paternels offraient à l'enfant curieux et imaginatif, autant d'énigmes à déchiffrer. Il contractera peut-être dans cette contemplation de figures passées, la mélancolie qui toujours l'habitera. Alimentée par la nostalgie et la rêverie qui sont des composantes de la personnalité de Jean de La Varende, elle sera une compagne toujours présente et parfois exigeante.

Il lui faut hélas renoncer à la Marine pour des raisons de santé et c'est vers les Beaux-Arts qu'il se tourne et cultive son réel talent de portraitiste. Après Rennes, c'est Paris puis la Grande Guerre qu'il fait en qualité d'infirmier, rapportant de cette période une série de caricatures où l'artiste s'est portraituré en Chevalier à la triste figure.

En 1919, il revient à Bonneville au Chamblac, sur la terre normande qu'il ne quittera plus que pour de brèves périodes. Il scelle alors son union avec une demeure qu'il va habiter autant qu'elle l'habitera, au cœur du Pays d'Ouche dont il se fera le chantre.

Il se marie et se trouve bientôt père d'un fils, Eric, à qui il raconte des histoires merveilleuses.

Surtout, Jean de la Varende, découvre dans des malles oubliées, les archives de sa famille, la geste des ancêtres. Il parcourt le Pays d'Ouche et écoute les récits d'une voisine presque centenaire, Madame de Saint Opportune dont les souvenirs remontent au milieu du XIX^e siècle, tout comme ceux de familiers de toutes conditions qui lui apportent le poids de la tradition orale et de l'authenticité.

De tout cela, il va faire la matière même de son œuvre, par une alchimie cordiale. Sa famille, les manants de la terre d'Ouche (hobereaux, paysans, bergers, sorciers et curés) vont constituer la matrice d'une œuvre célébrant un monde en train de disparaître au sortir de l'hécatombe de la guerre. Le monde des hobereaux, de ceux qui ont maintenu au plein sens du terme depuis des siècles, des valeurs, une vision du monde attachée à la terre, est condamné à s'effacer, à disparaître. Jean de La Varende l'a senti dans sa chair et a voulu fixer cette vitalité qui allait mourir.

LA TERRE D'OUCHE

Son premier recueil de nouvelles paraît en 1934, sur les encouragements de Louis Fabulet (introduceur de l'œuvre de Rudyard Kipling en France).

Il est intitulé *Pays d'Ouche* et reçoit le Prix des Vikings deux ans plus tard. Il y conte des épisodes de la vie de quelques-uns de ces manants, seigneurs et paysans, dans un style, une langue qui resteront sa marque : enlevé, nuancé, riche en adjectifs et en usant de mots qu'il a parfois fabriqués (ce que les puristes lui reprocheront). Jean de la Varende est d'abord un conteur, nourri de la parole, des récits et aussi des silences, ceux de la nuit et des siècles. Il va en faire l'or de la geste des Normands, de ces hommes dont le sang coule en lui.

Nez de cuir, publié en 1936, est le roman qui a assis la réputation de son auteur. Ratant de peu le prix Goncourt, il est resté un maître-livre parce qu'il condense en lui toute l'âme de son œuvre : le héros est un parent, défiguré lors des combats de la fin du premier Empire, sauvé d'une mort certaine par un médecin génial et privé de sa virilité par les mêmes combats. Il aime les femmes (on dirait aujourd'hui qu'il est un coq de village) pour leur fraîcheur, leur vivacité à se donner. Il aime aussi sa terre, cette terre qu'il parcourt au galop de son cheval et qu'il caresse du regard avec la même douceur qu'il met à le faire du corps d'une de ses conquêtes. Il incarne également un monde englouti par la Révolution et l'Empire, quelque chose qui se survit.

L'écriture ici se fait sensuelle, charnelle pour conter le désespoir de cet homme défiguré et trompant dans les conquêtes féminines sa trop grande lucidité, son mal de vivre. Ce roman a été porté à l'écran en 1951 par Yves Allégret avec Jean Marais dans le rôle titre. Le château Mesnil-Royal dans le roman n'est autre que le château de Beaumesnil : *Une guillochure rose et blanche, un madrépore immense de coraux réguliers s'érige. Au fond d'une avenue assombrie par les siècles, cela rutille étincelle, ou se dérobe, avec le soleil couchant, la pluie ou la brume* (Par Monts et Merveilles de Normandie-1968).

Dans *Le Centaure de Dieu* (1938), autre grand roman, la femme aura sa part mais sans être de taille à affronter l'amour divin, la vocation racheteuse. Là aussi terre d'Ouche est présente lors de la guerre de 1870.

Il faudrait tous les citer : *Cœur Pensif* et la trilogie des Danville, *La Sorcière* où les demeures sont à l'image des hommes qui les habitent, *Heureux les Humbles*, *le Roi d'Ecosse* etc.

HISTORIEN DE LA MARINE

De sa première vocation contrariée, Jean de La Varende a gardé l'amour de la Marine et des grands marins au point de réaliser de ses propres mains une centaine de maquettes de bateaux, logées jadis dans les combles de son château, autour de son bureau. Cette histoire de la marine en maquettes est une merveille de patience et d'ingéniosité qui en dit bien plus long sur celui qui l'a réalisée que bien de longs discours. Cette collection est aujourd'hui dispersée mais *Présence de La Varende* a eu l'excellente idée, il y a quelques années de la photographier et d'en illustrer un ouvrage : *Les Marines de la Varende* (Ed. de la Découverte-1995).

Il contera à sa façon la vie de grands marins tels *Le Maréchal de Tourville et son temps* (1943), *Surcouf* (1946), *Suffren et ses ennemis* (1948), *Tourville* (1951), *Jean Bart pour de vrai* (1957). Des recueils de nouvelles portent aussi sur la marine et les marins : *Bateaux* (1946), *Des Marins de l'Honneur et des Dames* (1971). Il a également consacré des ouvrages à *l'Ecole navale* (1951), *La Marine bretonne* (1938), *La Navigation sentimentale* (1952), etc.

POUR DIEU ET POUR LE ROI

Homme de fidélité, Jean de la Varende dans la vie et Jacques de Galard dans ses nouvelles, le fut. De son royalisme il ne fait point mystère tant cet attachement au souverain, garant du royaume de France que tant des siens ont servi, est aussi le sien. *Les Manants du Roi*, recueil de nouvelles publié en 1938, est tout entier consacré à cette fidélité traversant les siècles et vécue jusqu'au déchirement, au fond de la province restée attachée envers et contre tout à l'homme sacré à Reims et tué par ses fils révoltés.

La geste des Chouans n'a pu le laisser indifférent, et la contre-révolution, ses drames et ses héroïsmes est présente dans nouvelles et romans comme *Le Bouffon blanc* (1946),

Le Cavalier seul (1956), *Cœur Pensif* (1957), *La Partisane* (1960), *le Dîner de La Fosse*, le chef d'œuvre qu'est *Man d'Arc* (1939). S'il n'a pas consacré de biographie à Frotté, chef de la Chouannerie normande et exécuté à Verneuil, il a écrit un beau *Cadoudal* (1952), chef de la Chouannerie bretonne, lui aussi victime de la vindicte napoléonienne.

Dans *Monsieur le Duc de Saint Simon et sa Comédie humaine* (1955), il restitue toute la richesse de l'œuvre du mémorialiste, incarnation d'un monde à jamais disparu et en même temps conduit le lecteur à la découverte de cette œuvre monumentale et incontournable pour qui veut comprendre ce qu'était la Cour.

LE CŒUR FÉMININ

Jean de La Varende aimait les femmes et elles occupent une place de choix dans son œuvre. Il aimait, lui homme de l'ordre ancien, les rebelles, celles qui bravaient par amour la société et ses codes : *La Sorcière*, *Man d'Arc*. Mais aussi *l'Admirable inconnue*, Charlotte Corday qui défia la Terreur pour tuer l'une de ses âmes damnées. Cette nouvelle extraordinaire mériterait d'être portée à l'écran, tant La Varende maîtrise l'intensité du moment vécu, de la rencontre entre deux êtres le temps d'un voyage, le dernier pour la jeune femme déterminée et l'aveuglement de l'homme tout entier conquis par la beauté de celle-ci. Face à face d'une femme résolue au sacrifice de sa vie et d'un homme tout à sa conquête, à l'emprise de séduction.

Il saura peindre *Anne d'Autriche* (1943) et aussi *les Belles Esclaves* (1949) en même temps que toutes ces femmes résolues (nobles ou paysannes) éparses dans ses romans ou nouvelles.

HOMME DE FOI

Catholique il le fut aussi, mais cela allait de soi, c'était dans l'ordre des choses. Il a su parler avec justesse de la solitude des prêtres au milieu de paroisses tièdes, combattant le paganisme toujours à fleur de terre dans le Pays d'Ouche (*Le Sorcier Vert* - 1938) mais aussi conter la vie de *Don Bosco* (1951) ou du *Curé d'Ars* (1958).

Dans *Le Non de Monsieur Rudel*, il narre le combat héroïque et désespéré d'un homme convaincu lors de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, pour ne rien dire des déchirements que vivront certains catholiques lors de la condamnation de l'Action française. Il a donné, dans certaines de ses nouvelles, toute sa mesure aux drames ignorés de la France d'alors (enterrements à la porte de l'Eglise, processions que l'on suit en se cachant, etc.). Jean de La Varende est aussi le romancier de ces vies brisées, broyées par quelque chose qui les dépasse et qui ne comprennent pas la marche inexorable de l'histoire.

LES GRANDS NORMANDS

Sa province, il la portait au cœur et lui a consacré de nombreux ouvrages pour en faire connaître les infinies richesses : *Les châteaux de Normandie* (1937), *Le Mont Saint Michel* (1941), *Les côtes de Normandie* (1948), *En parcourant la Normandie* (1953), *L'abbaye du Bec Hellouin* (1951), etc.

Il a consacré un livre à *Trois Grands normands*, en 1939 ; Barbey d'Aurevilly, Gustave Flaubert et Guy de Maupassant. On retrouve le premier comme personnage de son roman cotentinois, *L'Homme aux gants de toile* (1943) et il n'aimait guère le troisième.

Mais c'est à *Guillaume le Bâtard conquérant*, au sortir de la guerre et comme pour conjurer la "grande brûlerie" qui a défiguré le duché, qu'il consacre une biographie enlevée. A travers ces pages, le lecteur suit l'épopée de Guillaume, parcourant la Normandie comme on laboure sa terre et franchissant la mer pour conquérir la grande île et faire de son duché, un royaume. Il faut lire cette biographie pour comprendre l'attachement que La Varende portait à sa terre, incarnée dans la geste héroïque d'un bâtard mais le mot alors n'avait pas le sens infamant que le code civil, ami de l'ordre et ennemi de l'amour, devait lui donner huit siècles plus tard.

La Varende est un homme de cœur et son œuvre est une œuvre d'amour : amour des siens, de sa terre, des femmes, de l'engagement, de la fidélité. C'est une œuvre enracinée autant dans l'histoire que dans l'humaine condition. Ce n'est pas une œuvre de mémoire au sens historique même si l'histoire y joue sa partie. La mémoire qui peut être une clef pour en ouvrir la porte est une mémoire essentielle à l'écrivain, celle qui lui fait battre le cœur, qui irrigue sa plume et emporte le lecteur et le retient bien au-delà du temps d'une lecture.



Pour découvrir l'œuvre de Jean de La Varence "dans le texte", voici quelques propositions de lectures (l'année renvoie à celle de la première édition) :

Recueil de nouvelles :

- Pays d'Ouche (1934)
- Les Manants du Roi (1938)
- Contes sauvages (1938)
- Heureux les Humbles (1942)

Romans :

- Nez de cuir, gentilhomme d'amour (1936)
- Le Centaure de Dieu (1938)
- Man d'Arc (1939)
- Le Roi d'Ecosse (1945)
- L'homme aux gants de toile (1943)
- La Sorcière (1954)
- Le Cavalier seul (1956)

L'histoire :

- Anne d'Autriche (1938)
- Guillaume le Bâtard conquérant (1946)
- Les belles esclaves (1949)
- Cadoudal (1952)
- Monsieur le Duc de Saint Simon et sa Comédie Humaine (1955)

La Normandie :

- Les châteaux de Normandie (1937)
- Grands Normands (1939)
- Le Mont Saint Michel (1941)
- Les Côtes de Normandie (1948)
- L'abbaye du Bec Hellouin (1951)
- En parcourant la Normandie (1953)

On trouve en abondance les livres de Jean de La Varence chez les bouquinistes, dans des éditions parfois fort agréables et enrichies de préfaces. C'est là qu'il faut les chercher et le jeu en vaut la chandelle.

Pour ceux qui voudraient en savoir plus, je ne peux que les renvoyer à la biographie passionnée d'Anne Brassié : *La Varence, pour Dieu et le roi* (Perrin).

Enfin, l'association *Présence de La Varence* (16 rue La Varence à Tilly-sur-Seulles 14250) s'efforce avec succès à maintenir l'œuvre de La Varence toujours présente par des conférences, des promenades, des éditions et rééditions et un bulletin annuel accompagné d'un inédit. Elle a créé un "Fonds La Varence" à la médiathèque de Bernay (Eure) pour rassembler l'intégralité de son œuvre et le maximum de documents ou études s'y rapportant.

UNE HISTOIRE DES DUELS

par Philippe CONSEIL

17 octobre 1834. Bois de Vincennes. Deux hommes s'avancent l'un vers l'autre au milieu d'une allée cavalière. Le premier s'appelle Gaillardet. Il allonge le pas puis s'arrête net, lève le bras et lâche un coup de pistolet. Le second entend siffler la balle et tire à son tour. Ce dernier a pour amis Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Charles Nodier, Eugène Delacroix, George Sand et Victor Hugo. Il n'est pas encore l'auteur des *Trois Mousquetaires* et du *Comte de Monte-Cristo* ; C'est Alexandre Dumas qui aurait pu ce jour-là connaître le sort de Pouchkine. Qu'est-ce qui pousse un jeune homme dans la jeunesse et le succès à risquer ainsi de perdre les trente années de gloire qu'il a devant lui ? C'est l'emprise du « duel » sur les consciences. Reste à brosser le tableau de son évolution à travers ses avatars, il apparaîtra alors comme un inattendu miroir de notre histoire et de notre société

L'étymologie nous amène à reconnaître deux radicaux latins: celui de « duo » (la dualité) et celui de « bellum » (la guerre).

Définissons-le déjà comme un compromis entre barbarie et civilisation. A l'une il se rattache par la recherche de l'agression physique, du sang et de la mort tandis qu'il tient de l'autre par les règles et les codes qui encadrent sa pratique. L'origine serait germaine d'après Velleius Paterculus (historien latin du premier siècle). Son usage est inscrit dans la loi des Saliens Ripuaires, Bavares, Saxons et Lombards. Le roi de Bourgogne Gondebaud (466-516) le légitime « afin que nos sujets, dit-il, ne fassent plus de serments sur des faits obscurs, et ne parjurent point sur des faits certains ». Jusque-là un simple serment sur les évangiles suffisait à valider une déclaration, la loi dite « gombette » (501) en reprenant une tradition ancienne était destinée à faire réfléchir les parjures. Ainsi le duel judiciaire se trouve-t-il intégré au jugement de dieu comme les épreuves du feu ou de l'eau. Pour leur duel d'ailleurs, les combattants peuvent faire dire des messes inscrites dans les missels (*missae pro duello*).

L'enfance du duel (VIII-XVI^e siècles).

Le duel judiciaire, invoqué en tant que preuve juridique, ne concerne pas que les chevaliers. Femmes, roturiers, serfs et ecclésiastiques peuvent y avoir recours. Mais les femmes ne doivent pas combattre non plus que les hommes de moins de 21 ans et de plus de 60. On fait appel, moyennant finance, à un champion, qu'il soit noble ou joueur d'épée. Si les premiers duels se soldent par la mise à mort du vaincu pendu ou brûlé sur un bûcher dressé près du champ clos, une évolution moralisante vient humaniser la pratique puisque progressivement on en vient à se contenter de la mutilation du poignet puis d'un doigt. Cette curieuse manière de trancher les questions en vient à émouvoir la puissance ecclésiastique qui tente d'extirper cette pratique par une série de mesures. Léon IX (1049-1054) et Alexandre II (1061-1073) interdisent le recours au duel aux ecclésiastiques. Cette interdiction sera confirmée par Innocent II et Alexandre III au XII^e siècle ainsi que par tous leurs successeurs. La puissance laïque n'est pas de reste. Ce fut Louis IX qui, le premier, décida d'interdire le duel sur ses terres à savoir les douze provinces de l'apanage royal. « Nous osons les batailles par tout notre domaine, déclare-t-il, et au lieu de batailles nous mettons preuves par témoins et par chartes ». Son petit-fils Philippe le bel le relaie par une ordonnance de 1303 qu'il assouplit en 1306 pour les cas d'homicide, viol, trahison et incendie et selon une autorisation royale. En cela il affermit son autorité et renforce la centralisation monarchique. Ceci dit, l'humanisation poursuit son travail de sape car l'institution d'un code de combat singulier et la mise en place de mesures dilatoires tendent à réfréner les moins furieux. Pour entériner le recours au duel il est obligatoire de plaider devant le parlement, les duellistes doivent être de force équilibrée, un délai de deux mois est requis avant la rencontre, on oblige les combattants à prêter serment à genoux, face à face, les mains entrelacées avec prières et confession et une ultime tentative de règlement amiable est organisée par des tiers. Cela n'a pas empêché Jacques Legris et Jean de Carrouges de

s'étriper en 1386 devant Charles VI. Legris trouva la mort mais on arrêta quelques mois plus tard, quelques mois trop tard, le véritable coupable du viol dont on l'avait injustement accusé. Aux yeux de tous, le jugement de dieu montrait ses limites.

Parallèlement à ces combats singuliers apparaît en Anjou vers 1060 un sport qui fit florès : le tournoi. Il connaît un essor spectaculaire au XII^e siècle car il permet de s'entraîner entre des guerres somme toute assez rares. Le chevalier est un homme formé pour le combat. Or, sept batailles en deux siècles entre Capétiens et Plantagenêts, cela ne rentabilise guère la formation. Les seigneurs s'affrontent donc avec leur cavalerie en rase campagne ou se mettent à organiser des tournois qui tournent à une gigantesque foire aux rançons. D'après Duby on y voyait la plus importante circulation et dilapidation de richesses de l'époque. Sur le plan littéraire Chrétien de Troyes s'évertua à styliser le tournoi en remplaçant la recherche du profit par un sens de l'honneur magnifié grâce à une présence féminine exagérée. Or Le tournoi tourne au duel quand l'assaut d'arme se fait trop violent. Soit les combattants échauffés perdent le contrôle dans ces spectacles où les armures atténuent les coups, soit une blessure mortelle est infligée accidentellement au défaut de l'armure. Comme les modalités de combat sont identiques on en vient à confondre duel et tournoi.

LE DUEL EN POURPOINT (RENAISSANCE)

Au XVI^e siècle se transforment les mœurs et le goût artistique. Le contact avec l'Italie introduit politesse et raffinement, le costume du gentilhomme se rehausse du port de l'épée fine, dernier souvenir du chevalier. Cependant, même si le concile de Trente (1545) excommunie les duellistes ainsi que « tous empereurs, rois, ducs, princes, marquis, comtes et autres seigneurs qui auront assigné et accordé quelque lieu pour le duel », même si Henri II interdit le duel judiciaire en 1547 à la suite de la mort de son favori La Chataigneraie face à Jarnac (vainqueur loyal du reste, contrairement à la légende), la pratique se répand inéluctablement. Plusieurs facteurs expliquent la résistance aux essais de régulation. Au-delà des antagonismes religieux on constate la montée de l'individualisme nobiliaire, la rivalité politique des favoris des princes, tandis que François de la Noue, capitaine d'Henri IV incrimine l'influence du roman *Amadis de Gaule* de Montalvo en stigmatisant dans ses *Discours politiques et militaires* (1587) le « poison de vengeance » qui en sourdait. Par ailleurs plusieurs indices permettent d'identifier comme principal moteur de ces débordements d'escrime la valeur suprême de l'époque, j'ai nommé l'honneur. Le maréchal Blaise de Montluc déclare dans ses *Commentaires* qu'il « estime plus l'honneur que toutes les richesses du monde » ; dans le Roland furieux de l'Arioste la poudre à canon est considérée comme une invention « scélérate et bestiale » ; ensuite l'implication des roturiers dans les guerres de religion, leurs comportements sanguinaires et meurtriers se trouvaient en contradiction avec le mythe de la guerre courtoise (« La vaillance est devenue populaire par nos guerres civiles » regrettait Montaigne); en conséquence de quoi la noblesse recherche une forme de courage inaccessible au vulgaire : ce sera le duel avec son escrime et ses règles complexes que l'on ne maîtrise bien qu'avec une pratique commencée dès l'enfance. Dès lors on s'attaque entre favoris de Henri III, de Monsieur et du duc de Guise sous des prétextes futiles qui révèlent de réels conflits d'intérêt. C'est dans ce cadre de jalousie, de vanité, d'oisiveté nobiliaire que ce sens de l'honneur hypertrophié conduira à la participation de seconds voire de tiers dans des querelles de gentilshommes. Ainsi le 24 avril 1578 le conflit entre Entrague, Ribérac et Schomberg vs Caylus, Livarot et



Maugiron se soldera par un bilan de quatre morts en deux minutes. Selon le chroniqueur Pierre de l'Etoile, il y aurait eu huit mille gentilhommes tués entre 1509 et 1609.

LE DUEL EN DENTELLE (L'ÈRE DES BOURBONS)

Par l'ordonnance de Blois (avril 1502) Henri IV interdit le duel dans son royaume sous peine de crime de lèse-majesté, passible d'une condamnation à mort. Parallèlement il officialise les tribunaux de maréchaux gouverneurs et lieutenant généraux de province pour traiter les affaires de points d'honneur. Sous Louis XIII, presque chaque année de nouveaux édits sont rendus. Richelieu dans ses Mémoires se rappelle que « les duels étaient devenus si communs en France que les rues commençaient à servir de champ de combat et comme si le jour n'était pas assez long pour exercer leur furie, ils se battaient à la faveur des astres ». L'ordonnance du 14 juillet 1617 stipulait pourtant qu'« outre les peines portées par les précédents édits déclarons que par le seul fait des dits appels et duels(...) toutes charges et offices dont seront pourvus les délinquants seront vacants et tous leurs autres biens acquis et confisqués aux hôpitaux et pauvres des lieux où le crime aura été perpétré ». On voit là que le pouvoir, lassé de perdre les gentilshommes qui servaient d'officiers à ses armées n'hésitait pas, à cette époque, à envisager une redistribution drastique des richesses. Malgré cela les « affaires » pullulent d'autant que ces mêmes rois qui vouent les duellistes aux gémonies cultivent une certaine ambiguïté à l'endroit de cette sombre manie de tricoter de sanglantes boutonnieres. Ne dit-on pas que « sa majesté fait des édits ; ce nonobstant, le bruit court qu'Elle blâme ceux qui ne se battent pas » ? Tallemant des Réaux rapporte ce bruit sur Louis XIII dans ses Historiettes. Quant à Louis XIV, son fils, le comte de Toulouse rapporte dans une lettre de 1737 : « Je l'ai vu bien sévère pour les duels. Mais dans le même temps, si dans son régiment un officier avait une querelle et ne s'en tirait pas selon l'honneur mondain, il approuvait qu'on lui fit quitter le régiment. » Ainsi la société entière de même que ses dirigeants se trouvent habités à l'égard du duel de sentiments contradictoires : le rejet pour des questions de morale immanente et de soumission religieuse mais aussi la fascination car l'épée demeure un symbole. Louis XIV impose l'usage de l'épée de cour même pour accéder aux jardins des Tuileries. Les roturiers considèrent que le duel est un moyen honorable d'imiter la noblesse qu'elle jalouse tandis que les nobles y voient la possibilité de se distinguer du vulgum pecus. Pour des raisons opposées chacun focalisait son orgueil ou sa frustration sur le même objet : l'épée.

Comme par le passé, à certains signes on constate que le duel se civilise. L'étude des armes montre l'évolution de la pratique. Ainsi l'on passe du XVI^e au XVII^e du duel à deux armes, épée et poignard ou dague, à l'usage de l'épée seule. De même la lame tend à s'affiner, et à l'escrime italienne (arme d'estoc et de taille) on passe à la mode française (d'estoc seule). Dès lors, les combattants aux manches et aux jabots de dentelle cherchent l'élégance dans le combat plutôt que l'empoignade roturière, la maîtrise de la pointe au lieu de l'assaut furibond ; le combat devient un art de blesser. Cette finesse de pratique se répand dans la société et voilà que fleurissent les académies d'escrime. Par ailleurs l'engagement des seconds tend à disparaître, ils redeviennent des témoins. Le poids de l'absolutisme finit par avoir raison des esprits frondeurs qui ne se battent plus par esprit de faction mais davantage pour suivre la mode et par vanité, cela explique la relative clémence dont ont bénéficié les bretteurs invétérés. A la mort de Louis XIV, on assiste tout de même à une recrudescence des duels comme si l'on revenait au temps de Henri III. Au XVIII^e, les mœurs continuent de se civiliser. On distingue dès lors les injures graves des injures légères qui, de ce fait, ne donnent lieu qu'à des duels au premier sang. Les duels courtois comme



celui opposant le comte d'Artois au duc de Bourbon (1778), sont toutefois contemporains de rencontres mortelles comme celle qui opposa Sainte Mesme, Barras et Ménil Durand.

LE DUEL EN REDINGOTE (DUEL BOURGEOIS DU XIX)

Si le duel disparaît en Angleterre dès la moitié du XIX^e il perdure en France. Les révolutionnaires avaient cru éradiquer le duel en même temps que les privilèges, l'absence de législation à son endroit a en fait contribué à en banaliser la pratique. Même s'il se popularise et s'embourgeoise, se « roturise » jusqu'à l'absurde il reste toutefois l'apanage d'une oligarchie. On a pu calculer en effet que le prix de revient d'une « affaire », compte tenu des leçons de tir ou d'escrime, location des pistolets, location des fiacres etc... correspondait au salaire mensuel d'un ouvrier. Mais il se trouve que les occasions de duels se diversifient. La rivalité amoureuse demeure une grande pourvoyeuse de cartels, il faut ajouter les querelles politiques qui, avec la mort de l'absolutisme et la naissance du parlementarisme, alimentent la machine à veuves, sans oublier que la diffusion de la littérature critique notamment la presse d'opinion permet aux journalistes de dénoncer celui-ci, brocarder celui-là. On peut citer encore l'influence de la littérature et du romantisme: Stendhal, Hugo, Dumas, Gautier, Balzac, Ponson du Terrail, Flaubert, Maupassant Féval avec sa botte irréalizable (« engage tierce, coup droit retenu, pare coup droit, remets à fond, pare prime et riposte passe sur l'épée et aux yeux ! ») sans oublier Rostand et son incontournable Cyrano de Bergerac, les plus grands auteurs ou les plus populaires ont représenté le duel souvent en le magnifiant. Le peuple lit, le peuple rêve, le peuple se verrait bien en héros. Chaque année ce sont plusieurs dizaines de duels mortels rien qu'à Paris.

D'autant que le duel apparaît comme un ascenseur social. Rochefort évoquant son duel avec le jeune Murat déclare : « Comme je débutais dans la notoriété, je n'avais garde de me dérober à ce coup de tam-tam : un duel avec le propre cousin de l'empereur ». André Billy, dans *L'Epoque 1900* se souvient quant à lui que « les duels faisaient alors partie des moeurs littéraires comme l'absinthe, les banquets et les récitations poétiques. » Ainsi de 1875 à 1890, on dénombre 422 duels civils dont 12 mortels. Dans la dernière décennie, le renouveau de l'antisémitisme et une certaine mode pour l'héroïsme individuel par réaction contre l'humiliation de la défaite de 1870 amènent une véritable orgie de duels.

Durant cette période, l'arme la plus utilisée est le pistolet. L'effondrement de la monarchie et de son symbole, l'épée, en est une des explications. De plus, l'habit de salon a changé, il n'est plus rehaussé par le port de l'épée, la cravate a remplacé le jabot, le noir a supplanté les riches coloris des justaucorps, le drap de laine a recouvert les soies. En changeant de tenue, on change d'arme. Il est indéniable par ailleurs que si la maîtrise de l'épée requiert une longue et coûteuse formation, n'importe qui est capable d'appuyer sur la détente d'un pistolet. Malgré la désapprobation de maîtres d'armes comme Grisier qui jugeait les pistolets trop hasardeux et dangereux, ou les regrets affichés de duellistes reconnus comme Dumas père, le duel au pistolet se répand et se codifie. On distingue par exemple le duel au visé au cours duquel on tire de pied ferme ou en marchant l'un vers l'autre en tir alternatif ou simultané ; le duel au commandement pour lequel la distance est fixée et le feu commandé par un directeur de combat (C'est le duel de Bel-ami) ; le duel à volonté qui se déroule avec un départ dos à dos, une marche de quinze pas, puis un demi-tour et un tir d'instinct dangereux même pour les témoins. Toutes les modalités sont négociées par ces derniers avant le duel. Ils dressent également un procès-verbal. Nombre de théoriciens insistent sur leur rôle et leur responsabilité. A eux de distinguer ou d'influencer le sentiment d'une offense simple (un mot de trop), une offense grave (insulte), une offense avec voie de faits (gifle ou menace physique).

Avec la pratique se sont développées des techniques de sécurité passive. Les pistolets de duel sont fabriqués sans garniture d'argent pour éviter de désastreux reflets, la redingote noire est de rigueur, on apprend même à relever les revers pour dissimuler le moindre point de repère blanc et à placer son arme devant son visage pour recevoir le feu, la distance de tir se négocie en fonction des réelles motivations de chacun, on peut même jouer avec la charge de poudre afin que la balle soit « molle ». Cela dit un duel sérieux est toujours dangereux, les pistolets étant très précis.

Très rares auront été ceux qui décidèrent de résister à cette pratique médiévale. Même un parfait novice se présentait sur le pré. En 1825, Dumas père s'aperçoit en deux passes d'arme que son adversaire tenait une épée pour la première fois de sa vie. Et l'on est pris de stupéfaction en faisant le compte des personnalités concernées. Si l'on connaît Pouchkine, on peut aussi rêver aux oeuvres que n'auront pas eu le temps d'écrire Armand Carrel, Robert Caze, Alphonse signal, tués avant trente ans. Parmi les combattants chanceux, on dénombrera avec un certain vertige Lamartine, About, Thiers, Clémenceau, Déroulède, Gambetta, Deschanel, Jaurès, Constant, Sainte Beuve, Briand, Blum...Et nous ne parlons que de duels entre civils. Chez les officiers ils furent sans doute plus nombreux encore. Il fallut attendre la boucherie de la Grande Guerre pour voir s'éteindre cette pratique d'un autre âge que Maupassant assimilait à « une nécessité stupide imposée par la bêtise humaine », les tout derniers duels du vingtième siècle relevant davantage du carnaval médiatique. Trop de sang, trop de veuves, trop d'orphelins ; la société se retrouvait comme purgée des instincts de violence gratuite. Car si le duel se pare des oripeaux du romantisme, il n'est que l'enfant monstrueux de l'idéalisme et de la vanité.

Bibliographie sommaire :

- F. Billacois Le duel dans la société française(ed. De EHESS)
- A. Grisier Les armes et le duel (Dentu 1864)
- Bazancourt Les secrets de l'épée (Amyot 1876)
- Letainturier- Fradel Le duel à travers les âges (Flammarion 1892)
- Alexandre Dumas Mes Mémoires
- Fronpudie Sur le pré (Jeux de plume 2004)
- J.N.Jeanneney Le duel une passion française (Seuil 2004)



LES RIVAUX

Nouvelle de Philippe CONSEIL

Le rideau venait d'engloutir la silhouette bondissante de la dernière comédienne. Le brouhaha commença de monter, ponctué des claquements de fauteuils et d'exclamations à peine spontanés. On ramassait sa lunette, on s'inquiétait de sa canne, ses gants et son chapeau tandis que chuintaient à l'envi les soies, les dentelles et les moires ; on lançait parfois un regard aux baignoires dans l'espoir d'y reconnaître une célébrité : un Dumas hilare, un Hugo ombrageux voire un membre de la famille royale. La rampe et les lustres n'éclairaient plus qu'une scène vide mais d'aucuns la contemplaient encore comme pour rendre un hommage silencieux aux charmes et aux grâces qu'on venait d'y voir s'exprimer. Deux hommes surtout s'attardaient ainsi, installés à trois rangs l'un de l'autre et dont l'assurance presque triomphante se lisait dans leur maintien.

Alma entra dans sa loge encombrée de paniers fleuris et de gerbes aux mille couleurs. Elle s'affala sur le voltaire habituellement réservé à ses visiteurs distingués. Elle avisa une boîte de chocolats enfermée dans son ruban noir mais son regard glissa vers la fiole de laudanum qu'elle dissimulait parmi ses flacons de parfum. « Une goutte » se dit-elle, une goutte pour calmer cette douleur qui semblait vouloir s'installer à demeure au fond de sa poitrine. Elle venait à peine de remiser sa petite cuiller en argent qu'un bruit se fit entendre à la porte.

- Oui ?

- C'est moi, mademoiselle Alma, fit la costumière en entrant d'un pas vif.

- Ah ! ma bonne Caroline, alors ? l'interrogea la comédienne, est-ce qu'il était là ? Est-ce qu'il a aimé ?

- Bien sûr qu'il était là, et qu'il vous dégustait des yeux !

Une délicieuse roseur de confusion apparut sur le front d'Alma.

- Mais...

- Mais quoi ? Caroline, qu'as-tu ? Tu hésites ? Allons, parle !

- Mais... Il y avait l'autre, aussi.

- L'autre ? Quel autre ?

Caroline s'approcha d'Alma et lui prit la main comme pour apaiser son léger tremblement.

- Pierre de Beaujeu !

- Mon Dieu ! Non ! Il ne faut pas qu'ils se rencontrent. Pierre devrait être en Algérie avec ses peintures et ses odalisques. Il n'a pas reçu ma lettre... Il n'a pas reçu ma lettre ! Vite, Caroline, retourne, arrange-toi pour en retenir un, n'importe lequel, j'improviserai, mais il ne faut pas qu'ils se rencontrent.

Caroline serra la main d'Alma qu'elle avait gardée dans la sienne et quitta la loge précipitamment.

A l'entrée des coulisses, un jeune homme blond dont le frac mal ajusté sentait la location avisa un Hercule hallebardier à l'allure altière :

- La loge de mademoiselle Alma, s'il vous plaît ?

- Qui dites-vous ?

- Mademoiselle Alma ! fit le jeune homme un peu plus fort.

Une voix courroucée s'éleva derrière son épaule.

- Ne lui réponds pas, Gérard, il ne sait pas que ce soir c'est moi qui vais voir mademoiselle Alma.

Le premier prétendant fit volte face et se trouva face à un inconnu qui le toisait avec une évidente intention de l'impressionner. Mais il n'avait jamais pu s'empêcher de répondre à une provocation par une insolence.

- Monsieur, je ne vous permets pas ! Qui êtes-vous donc pour vous immiscer ? Son père ou son grand-oncle ?

- Baron Pierre de Beaujeu, jeune écervelé. Et je ne suis ni son père ni son oncle, je suis...

Le colosse voulut s'interposer en avançant maladroitement sa hallebarde.

- Monsieur le baron, commença-t-il sur le ton de l'apaisement, vous êtes parti si longtemps, on ne vous attendait plus...

- Ah ! Je comprends ! le coupa l'aristocrate avec une voix qui monta soudain dans les aigus. On s'absente, on est remplacé. Eh bien on ne me remplace pas, moi ! On m'aime, ou on me hait, mais on ne me remplace pas ! Quant à vous, jeune impudent, vous donnerez votre adresse à votre nouvel ami en costume de foire, je lui adresserai mes témoins pour qu'ils puissent rencontrer les vôtres. Il est inutile, je pense, que je gâche un de mes gants.

- Inutile en effet, répondit le jeune homme en lui lançant un regard de défi, il est assez ridé comme cela.

- A propos, à qui ai-je le déshonneur, que je sache qui je vais tuer ?

- Eugène Mériadec. Je ne suis pas de ceux qui ont reçu la noblesse le jour où ils se sont donné la peine de naître. La mienne est celle du cœur...et je la cultive tous les soirs.

Ces derniers mots avaient été prononcés avec un coup d'œil éloquent dans la direction des loges des artistes. Si le baron n'avait pas relevé le premier sarcasme, cette fois il ne s'y trompa guère.

- C'est votre dernière insolence ! cracha-t-il avant de s'en retourner d'un air qu'il jugea lui-même suprêmement hautain, puis il revint sur ses pas pour préciser :

- Ce sera mercredi, à huit heures, au cimetière de Chaville. Ne soyez pas en retard, à neuf heures j'ai des obligations. Je laisse le choix des armes.

- A vous revoir, monseigneur ! lança Eugène.

Il se tourna vers Gérard qui affichait pour l'heure la figure la plus navrée du monde.

- Je suppose qu'il connaît son affaire, insinua-t-il en haussant les sourcils.

- J'en ai bien peur, aussi vous conseillerais-je le pistolet, à moins que vous n'ayez été élevé au fourreau.

- J'en prends bonne note. Au fait, je compte sur votre discrétion, surtout auprès de mademoiselle Alma. Je préférerais que vous ne soyez pas mêlé à cette méchante affaire mais je ne suis à Paris que depuis trois mois. Je ne connais encore personne de sûr.

- Je me charge de vous envoyer deux amis qui ont l'habitude de ces affaires-là. Et ils ne fréquentent pas les théâtres. Aucune indiscretion à redouter. Ils ne la connaissent pas. Donnez-moi simplement votre adresse.

Caroline venait d'assister à la scène, impuissante, derrière l'élément de décor qui la dissimulait. Elle fila aussitôt prévenir son amie du désastre.

C'est une Alma tout à fait sereine qui reçut le jeune homme dans sa loge. Elle plaisanta, minauda, fit la coquette et l'amoureuse dans un étourdissant ballet de marivaudage.

- Mais qu'as-tu, Eugène ? Tu me paraissais si pâle en entrant, tu es sûr que tu n'es pas souffrant ?

Et lui de la rassurer, de la cajoler, de redoubler d'efforts pour masquer son trouble et profiter de chaque instant. Des serments s'égarèrent sur les lèvres, des aveux franchirent la porte de leur sourire, et tous deux profitèrent à plein du peu de temps dont ils disposaient.

Car chacun savait, dans le secret de son cœur, qu'ils se voyaient peut-être pour la dernière fois.

Il joua avec les boucles d'Alma tandis que ses doigts à elle s'attardaient sur ses lèvres en une douce caresse ; et leurs yeux exprimaient ce qu'ils n'osaient pas se dire. Seule une comédienne pouvait réussir ce miracle de paradoxe : feindre le total abandon auquel elle aspirait tant et travestir la véritable tristesse qui voilait son bonheur. Seule la résolution qu'elle avait prise lui donna la force de dissimuler la cause de son émoi sous les manifestations d'une tendresse sincère.

Eugène quitta le théâtre bouleversé par son bonheur et torturé par la peur de le voir s'échapper en mourant... le surlendemain.

Il occupa la journée du mardi à régler ses affaires ; les modalités de la rencontre ayant été arrêtées par les témoins, il lui restait à écrire quelques lettres et attendre. Que les heures passent. Durant l'après-midi une seule visite vint le distraire de la gravité qui assombrissait l'horizon de ses pensées. C'était Caroline qui lui apportait de la part

d'Alma ces chocolats dont il était fêru avec un billet parfumé à l'essence de violette. La journée s'éternisa. Il ouvrit la fenêtre pour que les bruits de la rue pussent le distraire de sa mélancolie. Enfin il alla s'allonger et confia aux rayons de la lune le soin de le veiller. Les deux témoins que le comédien Gérard lui avaient dépêchés devaient l'attendre en fiacre au bas de son immeuble à sept heures le lendemain.

Un jour blafard se levait sur Chaville sortant de leur linceul d'ombre le peuple des croix. Quelques froideurs blanches traînaient en écharpe à l'entour des tombes. A mesure que pénétrait la lumière se défaisaient les écheveaux de brume. Et l'aube pleurait sa rosée.

Les deux fiacres apparurent comme en une procession. Le hasard les avait réunis au débouché des chemins. Ils s'arrêtèrent près de la grille du cimetière. Quatre hommes en descendirent. L'un d'eux était le baron de Beaujeu. Sans attendre ils entrèrent dans le lieu clos et empruntèrent l'allée principale. Du second fiacre sortirent trois silhouettes en redingote noire. La troisième personne semblait souffrante. Elle avait failli trébucher en sautant du marchepied. Un éternuement intempestif l'ébranla soudain aussitôt étouffé par un large mouchoir de batiste. Tous se rejoignirent au fond du cimetière sur une parcelle de terrain vague qu'entouraient sur trois côtés les premières sentinelles d'une chênnaie. On procéda à de rapides présentations.

- J'espère que mon adversaire se portera assez bien pour recevoir mon feu ! lança le baron.

L'un des deux témoins d'Eugène expliqua :

-Monsieur Mériadec est souffrant, mais pas au point de remettre l'affaire. Son extinction de voix ne l'a pas empêché de me charger de vous présenter ses salutations.

- Au moins j'en serai quitte de son insolence, répliqua le baron, allons, je suis pressé.

- Voici les pistolets, déclara le comte de C... , le principal témoin du baron en découvrant de sa housse de soie un coffret de noyer, comme convenu avec vos témoins, monsieur Mériadec, ils viennent de chez Lefauchaux , rue Vivienne. Vous pouvez constater qu'ils n'ont encore jamais servi. Je vais les charger et vous pourrez choisir.

Une fois prêts les pistolets furent replacés dans le coffret et l'on invita l'adversaire du baron à choisir. Sa main gantée empoigna celui du haut et le sortit de sa gangue de velours. Le baron retira le sien et, repliant le coude, il le porta crosse en bas le canon pointé vers le ciel. Puis il alla rejoindre l'une des deux cannes plantées en terre que lui indiqua le premier témoin d'Eugène. Une autre canne se trouvait à vingt-cinq pas.

Au moment où l'adversaire du baron s'avancait pour rejoindre son poste de tir, une main virile se referma sur son épaule.

- Monsieur, votre col et votre mouchoir !

C'était le médecin amené avec les témoins de l'aristocrate.

-Inutile de lui laisser l'avantage, fit-il en lui arrachant d'autorité le mouchoir et en relevant les revers de sa redingote afin de couvrir le haut de sa chemise. On voit que vous êtes novice. Regardez donc le baron, il ne commet pas l'imprudence, lui, de laisser apparaître cette magnifique tache blanche que constitue la chemise et qui tout à l'heure offrira une cible de choix.

Une minute plus tard, les deux adversaires étaient en place.

- Messieurs, êtes-vous prêts ? lança le comte de C...

Le baron cria « Prêt ! » Son adversaire eut un hochement de tête.

- Quand je dirai « feu », reprit le comte, vous pourrez tirer jusqu'à ce que j'aie compté trois. Après ce décompte de trois secondes, vous n'aurez plus le droit de faire feu.

Monsieur de Beaujeu baissa son pistolet. Son bras s'inclinant à quarante-cinq degrés vers le sol. Il fut aussitôt imité par son vis-à-vis. Le comte laissa passer quelques secondes puis il cria « Feu ! » Aussitôt le baron releva le bras et lâcha le coup. Son adversaire n'avait même pas eu le temps de l'ajuster. Son corps tourna sur lui-même avant de s'affaler en arrière. « Deux... Trois ! » cria le maître de cérémonie. Alors tous se précipitèrent, sauf le vieux duelliste qui s'occupait de rabattre les revers de son habit.

Le médecin parvint le premier au chevet de la victime.

Au même moment, on entendit l'arrêt furieux d'un fiacre à la grille du cimetière.

On défit l'arrangement des revers de sa redingote noire.

- Blessure à la poitrine, s'écria le médecin qui déchirait déjà la chemise.

- Mais c'est une femme ! s'exclama le comte de C...

De saisissement, le médecin n'avait pas proféré la moindre parole. Il examinait la blessure en tremblant .

- Que signifie ? lança le baron en s'approchant .

Arrivant de l'entrée du cimetière, un homme courait vers eux en criant.

Le baron seul était resté debout, les autres s'étant accroupis auprès de la malheureuse.

- Vous ? demanda-t-il en reconnaissant dans le nouveau venu un Eugène éperdu.

Alma ouvrit les yeux. Penchés au-dessus d'elle, des visages d'hommes qui n'osaient toucher à ses favoris et à sa moustache postiches, parmi lesquels elle reconnut enfin celui d'Eugène.

- Qu'as-tu fait, Alma ? souffla-t-il.

Ce n'est qu'une fois le corps emporté qu'Eugène put prendre connaissance de la lettre qu'Alma portait sur elle.

« Mon Eugène,

pardon d'avoir quelque peu empoisonné tes chocolats. Mais le laudanum n'occasionne aux bien portants qu'une langueur passagère. Elle t'aura fait manquer ce rendez-vous auquel j'ai répondu à ta place. Si tu lis ces mots, c'est que le vieux baron aura bien ajusté son coup. Cela n'a guère d'importance. Je t'aurai sauvé et moi, je me serai épargné une agonie douloureuse. Car vois-tu, je suis malade, bien malade. Il ne m'était guère difficile de renoncer à quelques mois de survie pour t'assurer cinquante années de santé. Tu les vivras à ma place. Promets-le moi ! Oublie-moi si tu le peux mais souviens-toi au moins qu'une femme vaut bien un homme car si elle seule peut donner la vie, elle sait aussi défier la mort. J'emporte dans l'ailleurs le souvenir de toi. Alma »



VIVRE EN POESIE :

Serge BRINDEAU, DAGADÈS,
MOREAU DU MANS, Joël SADELER,
quatre poètes contemporains, témoins et acteurs de leur temps

Par Michèle LÉVY

Le 8 décembre 2007, fait exceptionnel, Jean-Claude Boulard, maire du Mans, inaugurerait dans le même quartier quatre rues dédiées à la mémoire de quatre poètes contemporains.

Hasard ou destin ? Comme les trois mousquetaires, ils étaient quatre, unis par l'amitié. Ils refaisaient le monde ensemble, entre eux (en particulier Dagadès et Joël Sadeler, qui se voyaient souvent) ou à l'occasion de multiples rencontres privées ou officielles avec d'autres poètes venus des quatre coins de France et d'ailleurs. Leur plume fut leur épée. Ils ne furent pas seulement en quête d'eux-mêmes ou de notoriété, ils ont aussi voulu écrire pour changer le monde.

Les lieux et les grandes dates de leur vie mettent en valeur des lignes de destin croisées: Serge Brindeau et Moreau du Mans sont nés à un an d'intervalle (1925, 1924) et décédés à un an près (1997, 1998). Serge Brindeau et Joël Sadeler étaient nés au Mans, Dagadès (né en 1933) et Moreau du Mans, dans la Sarthe, respectivement à Montmirail et la Flèche. Brindeau, Moreau du Mans, Sadeler, (né en 1938) avaient fait leurs études au lycée Montesquieu du Mans.

Deux d'entre eux n'habitaient pas en Sarthe, (Serge Brindeau à Paris et Moreau du Mans à Martel en Haut-Quercy), mais chaque année ils se retrouvaient tous, fidèles au poste, aux *24 Heures du Livre*. Ils avaient les qualités des mousquetaires : l'impétuosité de d'Artagnan, la rigueur d'Athos, la joie de vivre de Porthos, la distinction d'Aramis.

Certains d'entre vous les connaissaient personnellement. Pour ma part je les avais rencontrés à la fin des années 70, ainsi que de nombreux autres poètes, lorsque j'avais réalisé l'anthologie « Poésie vivante en Sarthe », parue en 1979. Frappée par le nombre et la qualité des écrivains et poètes de la Sarthe, je souhaitais que ce département ne soit pas connu seulement pour ses rillettes et sa course automobile. J'ai donc rencontré, en peu de temps, la plupart des poètes nés ou vivant en Sarthe. Beaucoup sont devenus des amis avec lesquels j'ai travaillé. Plus tard, alors que nous étions tous devenus membres de *Donner à Voir*, Serge Brindeau et Joël Sadeler m'ont précédée comme président de l'association et directeur des éditions D.à V.

Entre 1997 et 2002, quatre d'entre eux sont décédés. Ayant appris que la municipalité du Mans souhaitait baptiser de nouvelles rues, j'ai proposé les noms de ces quatre poètes, ce qui fut accepté sans problème. Joël Sadeler en particulier, était bien connu du maire du Mans, avec lequel il avait travaillé.

Au moment de la préparation de cette inauguration, j'ai refusé, en accord avec les familles, que soit indiqué « Poète sarthois » sur les plaques de leur nom, mention trop réductrice. Il se trouve que ces poètes étaient nés en Sarthe mais, malgré leur attachement aux lieux de leur enfance, ils n'avaient rien de poètes du terroir, leur écriture, leur réputation, leur activité ont rayonné en France et au-delà de nos frontières.

Connu en France comme poète, critique littéraire, conférencier (en France, en Allemagne, au Luxembourg, en Israël, au Japon...), véritable militant de la poésie, Serge Brindeau a été un acteur de l'histoire littéraire en France, il a fait l'objet d'études universitaires (un fonds Brindeau a été créé à l'université d'Angers, un colloque universitaire international, autour de son œuvre, a été organisé à Angers en 2000, ainsi qu'une rencontre à la Sorbonne à Paris, en 2007, des étudiants ont entrepris sur lui thèse et travaux de recherche) ; le prix Georges Perros a été décerné à Dagadès, en 2000, pour l'ensemble de son œuvre, et la ville de Guyancourt dans les Yvelines (en la personne de son maire, Roland Nadaus), a donné à un Centre de loisirs le nom de Moreau du Mans. Quant à Joël Sadeler, dont aujourd'hui la M.J.C de Ballon porte le nom, ainsi que l'Ecole

maternelle de Saint-Cosme-en-Varais, il avait reçu de nombreux prix (entre autres : les prix « Humour et poésie », « André Breton », le « Prix Poésie Jeunesse » du ministère Jeunesse et Sports), et publié, en 2000, un recueil aux éditions Gallimard-Jeunesse. Un prix de poésie jeunesse "Joël Sadeler - ville de Ballon" est décerné chaque année, depuis 2001.

Mais il fallait plus qu'un faisceau commun de dates, de lieux et de marques de reconnaissance pour créer entre eux une véritable communauté de destin. Malgré leurs différences de tempérament, d'histoire personnelle et d'écriture, j'essaierai de mettre en valeur les traits qui les rapprochent, l'enfance passée dans un milieu modeste, l'amour de la nature et de la poésie, le métier voué à l'éducation et à la jeunesse, les convictions politiques et sociales, le tempérament militant, la volonté de résister et de se battre.

PORTTRAITS DE POÈTES

SERGE BRINDEAU

Très grand, élégant, athlétique, Serge Brindeau, a une forte présence physique. Il est discret, parle peu, sourit, écoute beaucoup. Sérieux, travailleur, épris de rigueur et de logique, il a pour maîtres Platon, Descartes, admire aussi le poète Reverdy, le philosophe Pascal, le peintre Magritte sur lesquels il a écrit des essais pertinents. Notre dernière conversation porta sur le bouddhisme qui l'intriguait et le séduisait fort.

Poliché, cultivé, charmeur, parlant d'une voix grave, douce et ferme, il est cependant capable, lorsque ses convictions les plus profondes sont en jeu, de colères rares mais violentes.

Né au Mans en 1925, dans une famille très modeste, d'origine rurale, il a vécu au 195 boulevard Carnot. Sa mère est au foyer, son père, ancien ouvrier agricole blessé à la guerre, est employé à la Manufacture des Tabacs du Mans. Fils unique, c'est un enfant sensible et rêveur, marqué à la fois par la piété de sa mère et les convictions politiques socialistes de son père. Il est élève au lycée Montesquieu du Mans puis au lycée Louis-le-Grand à Paris. Quand il revient dans la Sarthe, durant le temps des vacances scolaires, il aime participer aux travaux de la ferme Saint-Christophe, à la Chapelle Saint-Aubin, où habitent son oncle, sa tante et ses nombreux cousins. Il sera toujours sensible aux émotions puissantes que lui procure la nature, même lorsqu'il vivra au Raincy où il enseignera la philosophie, puis à Paris. Fidèle aux êtres et aux lieux de son enfance, il n'oublie pas sa famille qu'il revient voir régulièrement en Sarthe.

De 1965 à 1970, il prend part aux activités des universités populaires et de 1966, jusqu'en 1977, son combat politique l'amènera à être plusieurs fois candidat socialiste aux élections municipales. Il deviendra aussi un militant de la poésie. Comme le souligne Jean-Yves Debreuille : « la poésie n'était pas pour Brindeau un genre littéraire mais une cause à défendre. » Il va lutter en particulier contre une certaine conception de la poésie qui tenait le haut du pavé, au début des années 60, en publiant, en 1964, avec le poète-éditeur Jean Breton, un important livre-manifeste « Poésie pour vivre » sous-titré « Manifeste de l'homme ordinaire » (La Table Ronde). Cet ouvrage courageux fit grand bruit dans le monde de la littérature (le journal « Le Monde » s'en fera l'écho) et restera dans l'histoire littéraire du XXe siècle. Contre « les illisibles et les invisibles » des cénacles parisiens, ces poètes-formalistes et leur cortège de flatteurs, qui se moquent bien de

n'avoir qu'un public de fiction car ils se partagent quelques éditeurs et quelques critiques complaisants ou incompetents, les auteurs plaident, avec l'ardeur de leur jeunesse, pour un retour à la sincérité, à l'authenticité et à l'émotion, pour une poésie compréhensible par tous. Ils dénoncent ceux qui pratiquent « souvent par snobisme et mépris du lecteur moyen un hermétisme élitiste, voire une quête du non-sens » ce qui « aboutit à la négation de la poésie ». Vingt ans après, de l'aveu même de nombreux poètes, ce manifeste aura influencé une génération entière.

Quelques années plus tard, en 1973, sous la signature de Serge, paraîtra un ouvrage de mille pages « La poésie contemporaine de langue française depuis 1945 » qui demeure aujourd'hui un référence. L'auteur ne cache pas que sa sympathie va aux poètes des « chemins profonds », représentant les valeurs de l'École de Rochefort, dont on peut dire qu'il est lui-même l'un des héritiers.

Grange était l'abbaye

*Lumière blanche
Au filtrage des eaux*

*La haie de peupliers
Longeait les songes de l'enfance*

*Buisson ardent
La Ville
Surgissait de tout son poids de terre*

*La nef
A trois travées
Voguit vers des pays*

D'où l'on peut revenir

Par la fenêtre blanche, Maubeuge, 1985.



DAGADÈS

Né en 1933, à Montmirail dans la Sarthe, dans une famille très modeste, il a vu ses parents peiner très durement au travail, il en restera marqué profondément. De son nom Roland Guyot, il a choisi pour pseudonyme Dagadès, par « attachement à l'Afrique », car la croix de la ville d'Agadès au Niger, évoque le désert africain. La guerre d'Algérie, qui a été pour lui une terrible expérience, lui inspirera les poèmes de son premier recueil "Dans cette nuit", d'une violence rare.

J'emprunterai à Georges Jean les lignes suivantes, qui dressent de lui un portrait saisissant: « Lorsque son regard croisait le mien je songeais à ce vers terminal d'un de ses poèmes : « ton regard comme un pic dans mes yeux ». Il vous traversait, vous perçait, vous déchirait. Et cependant au fond de ce regard se lisait une infinie tendresse. On le disait secret, orgueilleux, replié sur une solitude peuplée de fantasmes, qu'il exprimait cependant dans un discours poétique à nul autre pareil. Car la poésie de Dagadès est une des rares poésies contemporaines, avec celle de Michaux et de Daumal qu'il aimait, qui allait jusqu'au bord de l'indicible cruauté des mots qui expriment parfois la condition humaine. » Equisol, décembre 2002.

Aucune rencontre, même brève, avec Dagadès, ne pouvait s'oublier. Nous sommes restés amis pendant plus de vingt ans. Nous échangeons de longues lettres, sur tous les sujets qui l'intéressaient et ils étaient nombreux, de l'actualité la plus immédiate aux questions d'ordre philosophique les plus vastes. S'il n'était pas d'accord, il le faisait savoir sans détours. Il avait vécu avec espoir et passion les événements de mai 68. Il savait tourner en dérision l'aspect éphémère des honneurs humains mais avait soif de reconnaissance. Il avait un immense besoin d'échanges, de discussions et défendait ses idées avec passion. Mais il pouvait être doux et très patient, en particulier avec les enfants. Il était directeur de l'Ecole de Trangé.

Le poète Jean-Marie Le Sidaner a remarqué justement : « Dagadès écrit une poésie toute de « rigueur » au sens littéral du terme : sachant mesurer ce que vivre, ce que parler, signifient pour notre voix, notre corps, notre respiration, dans le temps et l'espace »

*faut voir aussi
comme on arrive
crâne en avant
comme un boulet*

*la bouche s'ouvrant
broyant pierres paroles*

*cela si brûlant se choquant
venu de quels infinis brisements*

Dans cette nuit, Traces, 1978.



MOREAU DU MANS

Moreau du Mans cache, sous la discrétion d'un tempérament secret, volontiers austère, de profondes blessures d'enfance. Il semble toujours grave, même lorsqu'il sourit. Ses amis disent volontiers de lui qu'il fait penser à un clergyman, à cause de sa haute silhouette longiligne, toujours vêtue de noir.

A vingt-cinq ans, il avait rencontré Emmanuel Mounier, qui le publia dans la revue « Esprit » et Pierre Seghers, qui l'encouragea à entrer dans la communauté des poètes et publia en 1953 son premier recueil « Maquillages pour un astre mort ». C'est encore Pierre Seghers qui lui donna le surnom de Moreau du Mans, lui-même ayant souhaité prendre le pseudonyme de Jacques Moreau du Mans, en référence au poète de la Pléiade Jacques Pelletier du Mans. Ses amis de la célèbre revue « La Tour de Feu », dirigée par Pierre Boujut, à Jarnac, dont il était l'un des fidèles, lui avaient attribué, parmi les lames du tarot, celle de l'« Amoureux ».

Il ne s'était jamais tout à fait remis d'une enfance solitaire, où l'affection lui avait gravement manqué. De tempérament calme et réservé, il est lui aussi capable de grandes colères, lorsqu'on blesse ses convictions. La souffrance des plus faibles, celle des enfants en particulier, l'injustice faite aux peuples dans le monde entier, déclenchent son indignation la plus vive. Il a voué sa vie professionnelle à l'écoute des jeunes. Roland Nadaus écrit de ses poèmes qu'ils « relèvent de l'alchimie et de la fabrication artisanale du vitrail (...) et il y a surtout cette magnifique résille du langage – tout le plomb ciselé, tout le silence autour du dire- dans laquelle vibrent les formes et les sons. » Il n'a jamais tout à fait abandonné les harmonies et les sonorités de la forme classique. Parfois surgit un alexandrin (« Un matin fou menace et rôde par les toits »). Mais sous les images et les mots longuement travaillés, couve une violence, un feu mal éteint, venus de l'enfance.

Aquarelle

*Les poètes vont sans gouverne
Gentilshommes et renégats
Ils ont du feu dans leurs mémoires
Et des pierres dans leurs chansons*

*Aux frontières de la parole
Comme à l'approche du plaisir
Ils cherchent l'écho du printemps
Dans toutes les filles qu'ils volent*

*Leur voix s'habille à contre-jour
Le soir ils oublient de s'éteindre
Mais ils meurent devant la nuit
Car le soleil est dans leur bouche*

*Poèmes pour une mort tranquille,
La Nouvelle Tour de Feu, 1982*



JOËL SADELER

Né au Mans le 12 septembre 1938, Joël Sadeler a vécu une enfance heureuse dans la campagne sarthoise, dans « La Maison d'école », au Gué de Launay, près de Vibraye, où ses parents sont instituteurs. En 1945 il entre au lycée Montesquieu où il poursuit des études littéraires. Il enseignera le Français au collège de Ballon durant toute sa carrière. C'est un « battant », doué pour la vie, aimant les contacts humains, jovial et chaleureux.

Militant socialiste, il est élu au Conseil municipal de sa ville pendant plus de trente ans. Infatigable créateur et animateur d'associations, homme politique, poète plein d'humour, il ne ménage ni son temps, ni sa peine.

« Pèlerin de la poésie », il intervient partout où sa présence est souhaitée, en école, collège, lycée, dans les M.J.C, bibliothèques, centres de jeunes travailleurs... il a lui aussi un excellent contact avec les enfants et les adolescents.

L'humour, pour lui, n'est jamais gratuit : c'est une façon d'amener à la lucidité, à la prise de conscience des injustices et des absurdités du monde.

S.O.S

*Les
O.S.
Ne
Font
Pas
De
Vieux
OS.*

*Sautes d'Humour, Sautes d'Humeur Sautes d'Amour
« Actuelles Poétiques », 1980.*



UNE VIE EN POÉSIE

Tous quatre - leur enfance a été vécue dans la campagne sarthoise ou tout près des paysages sarthois- ont un lien profond avec la nature. Pour eux, attentifs observateurs des saisons et des végétaux, elle est source d'émotion et d'inspiration, elle les rattache à leurs souvenirs d'enfance mais les projette aussi dans une autre dimension, magique, où le temps n'existe plus.

De Serge Brindeau on a pu dire que son écriture se situait dans la mouvance des poètes de l'Ecole de Rochefort dont le projet était de mieux comprendre et percevoir l'être-au-monde. Pour lui, en effet, la nature est le signe visible de l'invisible. C'est elle qui console, écoute, nourrit sa vie des émotions et des intuitions de l'enfance. Il éprouve une passion véritable pour les végétaux, il aime émailler ses poèmes de noms dont la sonorité l'enchanté, comme le lys ou le basilic.

*Les planches sont toujours là
Et les acanthes l'ocre jaune*

*La guerre n'a rien changé
Le bleu s'achève sur la table*

*Chaque parcelle de vitrail
A déchiré le ciel entre mes veines*

Où va le jour, Chambelland, 1968

Pour Dagadès, indissociable du labeur des hommes et des femmes, violente et douloureuse, la nature souffre et peine avec eux, s'apaisant au fil des recueils.

*Terre qu'on prend entre ses doigts
qu'en silence on lisse
trituration interroge*

*terre qu'on découpe en tranches
qu'on fouille violente
qu'on éventre qu'on vide*

*terre aux trous ténébreux
les racines les tiges
la fleur odorante des lys.*

Gravures, Chambelland, 1975

Pour Moreau du Mans, la nature est celle qui vibre et palpète, qui donne rythme et mémoire « aux pulsations de la beauté ».

*Laisse tous les champs de fleurs
t'envahir
jusqu'à plus soif d'exister
dans la véhémence de leurs cris
l'infailible qui les mène*

*Quand les commérages de l'aube
un jour s'estomperont
à mi-chemin du rêve et de l'oubli
rayonneront les bleuets tangibles
comme un appel ouvert
à l'absolu de présence*

Libera me, Cahiers de poésie verte, 1999

Par ses fulgurances, elle sauve le poète du désespoir, tandis qu'elle offre dès l'enfance, à Joël Sadeler, bonheur et joie de vivre.

*Respire
Un arbre
Mille oiseaux
Chanteront dans ta poitrine
Mille feuilles
Palpiteront sous ta chemise
Mille branches
Te parleront d'un printemps à naître
Un nid d'étoiles
Se fichera
Où ton cœur bat
Et l'écorce des jours
Te paraîtra plus légère.*

Trente six chants d'arbres, illustré par R. Blaquièrre, Lo País, 2000

Le destin s'est plu à les orienter vers une carrière professionnelle qui s'inscrit dans le monde de l'enfance et de l'adolescence. Tous quatre ont fait leur carrière dans l'Education nationale. Serge Brindeau fut professeur de philosophie au lycée du Raincy (ses anciens élèves ont gardé de lui le souvenir d'un excellent professeur, qui aimait aussi leur parler de poésie, mais je ne suis pas certaine qu'ils aient su que leur professeur était lui-même poète...), Dagadès directeur de l'école primaire de Trangé, Moreau du Mans conseiller puis directeur de centre d'information et d'orientation au Mans, à Creil puis à Cahors, enfin Joël Sadeler, le seul à avoir voué à la jeunesse une grande part de ses publications, professeur au collège de Ballon.

On comprend bien que la poésie était, pour chacun d'eux, non un aimable passe-temps, mais une façon privilégiée d'exister et même de lutter, en exprimant ce qui leur tenait le plus à cœur. Tous, issus d'un milieu modeste, militent pour plus de justice sociale. Serge Brindeau s'était présenté, à plusieurs reprises, à des élections municipales, on retrouve son nom sur les affiches électorales. Sollicité par le Printemps des Poètes, il avait écrit le fameux poème sur la Rose, souvent cité et publié depuis 1973, qui se termine ainsi :

*Une rose imparfaite
Concourt à l'unité.*

Verrière si le fleuve, S.G.D.P., 1979

Il faut noter cependant qu'il se gardait bien de mélanger militantisme politique et militantisme poétique et qu'il détestait les poèmes d'Aragon écrits pour le P.C. Dagadès, très marqué par la révolte de mai 68, continuait à en agiter les idées (cependant il avait choisi, en poésie, de porter un regard fraternel sur les choses simples du quotidien) ; Moreau du Mans s'indignait violemment, dans son recueil « Wall Street » des guerres et de la misère dans le monde :

FAVELAS

*combien d'arbres déserts
d'horizons sans appels
de sources pillées
et l'implacable à vivre
au plus barbare de l'angoisse*

*pour que chavire dans sa nuit
la fillette aux yeux vendus*

Wall Street, Traces.

De Joël Sadeler, élu très engagé dans la vie de sa commune, Jacques Charpentreau écrivait :
« il dénonce aussi la laideur, la lâcheté, la violence, le racisme avec une légèreté efficace. »

TU ME GRONDES...

*Tu me grondes
parce que j'ai les doigts
de toutes les couleurs
noir-chocolat
ou jaune d'œuf
parfois blanc-yaourt
ou rouge-fraise
et même bleu-pétrole
tu me grondes
et tu te trompes
mes doigts je les ai trempés
dans l'amitié
des mains
des enfants
du quartier
des enfants
du monde entier*

L'enfant partagé, Le dé bleu, 1998.

En poésie, au fil de nombreuses publications (une dizaine de recueils pour Moreau du Mans, une trentaine pour Dagadès et Joël Sadeler, une vingtaine de publications poétiques pour Serge Brindeau sans compter des pièces de théâtre, des essais, de très nombreux travaux de critique et des études), chacun s'est forgé une écriture originale, un style reconnaissable entre tous.

Serge Brindeau a évolué vers un style sobre, empreint d'un certain mystère. Son écriture s'est épurée mais l'émotion, toujours présente en filigrane, tisse des lignes de force bien perceptibles entre sensation et intuition, mémoire et imaginaire. Il a banni tout lyrisme de ses poèmes, ce qui leur confère une grâce, une légèreté intemporelles. Pudique et retenue, l'émotion imprègne ses textes d'un charme énigmatique.

*Retrouver la chaleur sur le seuil
Et l'eau si pure dans mon verre
Que partir vers la mer
Ne me serait plus rien*

*Le pont sur l'Huisne a fait naufrage
Et tout le sable est dans le ciel*

Où va le jour, Chambelland, 1968

Violente, puissante, portée tout d'abord vers l'expressionnisme puis s'apaisant jusqu'au dépouillement, la poésie de Dagadès, dans son évolution spectaculaire, traduit sans doute la soif d'absolu qui habitait le poète, attiré, comme Serge Brindeau, par la tradition orientale du zen et celle, en poésie, du haïku.

*la laine la nuit
si douce sous les corps*

*moutons à petits pas
remontant la montagne*

*goût d'herbe sèche
quelque part dans la bouche*

*et ce bruit d'eau
sur la pierre des ruisseaux.*

*D'autres encore,
Le dé bleu, 1976*

Perfectionniste, Moreau du Mans a toujours travaillé ses textes avec une exigence extrême, un soin méticuleux, au point de détruire tous ses écrits de jeunesse, tous ses poèmes manuscrits. Au fil du temps, il s'est libéré des règles classiques. J'emprunterai à Roland Nadaus les lignes suivantes parues dans *"La Nouvelle Tour de feu"* d'août 1982 :

« Il y a, chez lui, en lui, un feu, un feu intérieur dont on ne saurait dire s'il réchauffe ou s'il détruit. Les deux sans doute, comme tout feu véritable. Moreau du Mans brûle en sa respiration, en son souffle. Il se consume lui-même en sa haute exigence d'art »

Voici l'un de ses derniers poèmes, publié après sa mort, dans un recueil qu'il était en train de préparer :

*S'accomplir
dans les sources qui tremblent
aux foudres d'un soleil dévasté
rejoindre au plus prégnant
l'austérité du chardon
l'argile qui saigne
et l'hirondelle en partance
pour qu'au dernier pan de clarté
dans nos regards dévêtus
baignée de feu tendre
la nuit s'ouvre comme un fruit*

Libera me , Cahiers de poésie verte, 1999

Il avait laissé sur son bureau ces deux beaux vers énigmatiques, qui furent gravés sur sa tombe par son ami sculpteur René Coutelle :

*Libéré le miroir
qu'un souffle a terni*

Joël Sadeler a beaucoup écrit en direction des enfants mais pas uniquement. Les textes courageux qu'il a rassemblés dans *"Le cancre du cancer"* paru quelques mois avant sa mort sont exceptionnels, d'un humour et d'une lucidité rares : il y regarde sa maladie droit dans les yeux :

*Ça y est je fais partie
du club des crânes rasés*

*Non par idéologie
mais pour les baisers
de la chimio*

*Je suis un skin head
du cancer*

Le Cancre du cancer, l'Epi de Seigle, 2000.

Chacun d'entre eux, à sa façon, était un lutteur, un guerrier. Chacun avait une puissante personnalité. Le poète d'aujourd'hui n'a rien d'un doux rêveur, encore moins d'un écrivain dans sa tour d'ivoire. Pour écrire en poésie, il faut du courage, peut-être même de la témérité. La persévérance, le courage, la volonté de caractère sont plus que jamais nécessaires aujourd'hui pour faire entendre cette voix (voie) littéraire particulière qui peut se révéler d'une grande efficacité.

Merci de m'avoir permis de leur rendre, en votre présence, cet hommage amical et fraternel.

PETRUS BOREL D' HAUTERIVE

Par Suzanne SENS

Quand Pétrus Borel est né, le 30 Juin 1809, à Lyon, au-dessus de la boutique paternelle, rue des Quatre- Chapeaux, rien ne laissait présager qu'il connaîtrait une sorte de notoriété, d'ailleurs très contestée, pendant la première moitié de sa vie, et que, l'ayant perdue, il ne s'en consolait pas et irait, par dépit, s'exiler et mourir en Algérie. Ses parents tenaient un commerce de « climaillerie » c'était le mot de l'époque pour désigner les quincailleries où l'on vendait les choses les plus diverses . Ils eurent treize ou quatorze enfants, Pétrus était le douzième. La plupart des enfants moururent très jeunes ; trois ou quatre seulement ont compté dans la vie du « Lycanthrope », le Loup, c'est le nom que Pétrus se donna plus tard.

Quand Pétrus évoquera son enfance, au cours de sa vie, il le fera sans chaleur, sans enthousiasme ; cependant, c'était un enfant aimé de ses parents, et attaché à ses frères et sœurs. Mais il a manifesté, très tôt, un désir de rompre avec la société, de rejeter toute règle, de se montrer « à part ». c'est là un trait de caractère, une tendance à ne voir que l'aspect négatif des événements, le mauvais côté des choses qui pousse à la révolte. C'était un pessimiste né. Jusqu'à huit ans, alors que la famille vivait à Lyon, il a beaucoup vagabondé par les rues, le long des quais de la Saône et du Rhône, s'est imprégné de l'atmosphère qui y régnait, a observé la vie des différentes classes sociales. Et ces impressions d'enfance peuvent déterminer l'orientation d'une vie. Lyon avait énormément souffert, tremblé, pendant la Terreur. Mais, en 1809, l'empire était à son apogée. C'était l'année de Wagram et de la France agrandie aux dimensions de l'Europe.

Vers 1812, la famille décide de quitter Lyon. Pourquoi ? les avis à ce sujet divergent. A t- on cherché à regagner le Briançonnais, dont elle était originaire ? ce n'est pas sûr. On a pensé plutôt que le père ayant fait de mauvaises affaires, il a abandonné son commerce afin d'aller en ouvrir un autre à Paris. En 1816, on retrouve les Borel dans le quartier du Marais, et les fils vont au collège dans un établissement religieux dont Pétrus, plus tard, dira le plus grand mal, affirmant même que son anticléricisme est né de cet enseignement qu'il jugeait sordide. Il est vrai que la politique de l'ordre moral, imposée pendant la Restauration, n'admettait dans les programmes scolaires aucune fantaisie, ne laissait aucune place à la créativité, à l'innovation. Cependant Pétrus acquit une solide culture littéraire ,philosophique , historique à laquelle il fera référence toute sa vie. Pétrus le révolté était un érudit, lecteur assidu de la Bible dont il a cité de nombreuses phrases au cours de ses œuvres. Il parlait et écrivait fort bien l'anglais et l'espagnol. Les abbés chargés de son éducation n'avaient donc pas effectué un si mauvais travail ?

Voici donc Pétrus, sorti du collège à seize ans, nanti d'un sérieux bagage. Il dessinait, dit-on, fort bien, sur tout ce qui lui tombait sous la main. Très en avance sur son époque, il taguait les murs, sans doute avec du charbon de bois, parce qu'on parlait dans sa famille de fresques charbonneuses. Le jugeant doué pour les dessins et les formes, son père le fit entrer comme apprenti chez un architecte. Il y resta cinq ou six ans. Apparemment, à cette époque, pour devenir soi- même architecte, il suffisait ainsi d'une période d'apprentissage dans un cabinet ; point n'était besoin de diplôme. Pendant les deux premières années, le néophyte était soumis à des besognes ancillaires. Tout de même, Pétrus ne se plaignait pas. Ses années d'apprentissage achevées, il ouvrit son propre cabinet d'architecte, à Paris. Plus tard, au cours de la vie, quand il écrivit non pas vraiment ses Mémoires, mais entreprit de relater des épisodes de son parcours, il n'hésita pas à mentionner.. des années d'études pratiquées aux Beaux- Arts. Or, il est avéré que jamais cette institution n' a eu affaire à lui. Il convient de se méfier des souvenirs du Lycanthrope ; il s'est rêvé une existence qui lui convenait davantage que celle qu'il menait. A ce sujet, on peut noter qu'il s'est attribué une parenté avec un autre Pétrus Borel, érudit humaniste, auteur d'un ouvrage « Antiquités gauloises » qui en son temps avait fait autorité, parenté purement imaginaire...

Vivant tant bien que mal de l'exercice de sa profession, plutôt médiocrement parce

qu'il faisait preuve d'une originalité qui faisait fuir les clients, Borel s'est alors allié à nombre de jeunes gens, peintres, architectes, sculpteurs, décorateurs, artistes en herbe qui menaient la vie de bohème et s'y complaisaient. On pourrait presque dire qu'ils la recherchaient. C'était une mode, un peu comme celle dont nous avons entendu parler, assez récemment, quand il était de bon ton d'aller à Katmandou ou de tenter d'élever des brebis et des chèvres dans les régions défavorisées. On pense aux « Scènes de la vie de bohème » de Murger, qui ont inspiré Puccini. Mais tout se passait à Paris. A l'aise dans ce milieu, qui ne comportait pas d'étudiants en lettres, Pétrus songea à élargir le champ de ses relations et à se faufiler dans des « petits cénacles », constitués de poètes et d'écrivains. Vers 1829, Hugo avait 27 ans et imposait déjà sa maîtrise, Musset en avait 19, Vigny 30. autour d'eux se pressaient Sainte-Beuve, Charles Nodier, et le sculpteur David d'Angers. Théophile Gautier, âgé de 18 ans, et Pétrus Borel, son aîné de deux ans, ne savaient pas encore qu'ils écriraient un jour. Pour l'instant, ils admiraient les autres. Mais tous avaient le plus grand mal à imposer leur talent au sein d'une société fermée, rigoriste, conservatrice, mal disposée à les accueillir.

Pétrus Borel, à cette époque, se distinguait parmi ses camarades par son allure, sa prestance, sa « présence » dans le sens que l'on donne à ce mot au théâtre. Là où il se trouvait, on le remarquait. Théophile Gautier l'a décrit : « de taille moyenne, bien pris, d'un galbe plein d'élégance et fait pour porter un manteau couleur de muraille... ce jeune et sérieux visage, d'une régularité parfaite, était illuminé de grands yeux, brillants et tristes, des yeux d'Abencérage, pensant à Grenade... » suivent des considérations sur une coiffure, une barbe toujours très soignées. C'est bien là le portrait tracé par un jeune romancier romantique ; on croirait lire une page du Capitaine Fracasse. Le Lycanthrope s'est décrit lui-même, avec modestie, vous en jugerez, dans son premier ouvrage qu'il était entrain de préparer, des Contes immoraux : « Il était assez grand et svelte, peut-être un peu frêle, l'œil grand, blanc et noir, et quelque chose dans le regard qui fatiguait lorsqu'il était fixé, comme l'œil convoiteux du serpent qui attire sa proie... »

Et un peu plus loin, cette fois en style direct :
 « Ah ! ne m'accusez pas d'être froid, insensible
 d'avoir l'œil convoiteux, le rire d'un méchant !
 D'avoir un cœur de bronze, à tous inaccessible... »

Le 25 Février 1830, au Théâtre Français eut lieu la première représentation d'Hernani. Victor Hugo, dit-on, pour occuper le parterre, et soutenir son œuvre par des acclamations enthousiastes, fit appel à ses jeunes amis, au nombre desquels se trouvaient, bien évidemment, et priés de se faire entendre, Théophile Gautier et Pétrus Borel. Non seulement de se faire entendre, mais de procéder à un tour des ateliers d'artistes afin de recruter du monde. Quelques uns de ces jeunes gens, bien sûr, avaient lu l'œuvre ; mais nombre d'entre eux venaient pour faire plaisir aux amis et déclencher une bataille, parce que c'était amusant de « scandaliser le bourgeois ». nous n'allons pas décrire la scène, cent fois relatée. Mais il est intéressant de constater que ces jeunes artistes, issus souvent de milieux bourgeois, se prétendaient violemment contestataires, mais contestataires dans leurs ateliers ou sur leur table à écrire. Un peu à la façon de Chopin qui composaient des Etudes et des Polonaises révolutionnaires, mais chez lui, sur son piano. Borel et ses semblables agissaient souvent de même. C'est ainsi que lorsque éclatèrent les émeutes de 1830, 1832, aucun d'eux ne fut inquiété. Contrairement à mes ascendants, auxquels Pétrus Borel se trouva allié en Algérie des années plus tard, qui eux, se battaient sur les barricades. Ils auraient pu se rencontrer. Poursuivis par la police, les émeutiers, mes ancêtres, se réfugièrent dans les catacombes, mais c'était s'enfermer dans une souricière. Toutes les issues surveillées par la police, ils n'eurent d'autre choix que de se rendre. Ils furent déportés en Algérie, et sous surveillance policière, condamnés aux travaux forcés, en l'occurrence à assécher la Mitidja. C'est ainsi que la famille de ma mère a pris pied, a fait souche en Algérie.

Mais revenons à notre Pétrus Borel. Il vécut les journées d'émeutes dans un état d'exaltation sans pareil. Il se sentait républicain. Et il le prouvait en maniant sa plume : « Soyez donc inflexible ! conseillait-il à qui de droit. C'est l'indulgence qui est féroce, puisqu'elle menace la patrie... » et d'autre part : « l'aristocratie dit : ils vont

s'entredétruire (en pensant aux libéraux, et même aux bourgeois de Louis- Philippe) mais l'aristocratie ment à son propre cœur : c'est nous qui la détruisons, et elle le sait bien. »

Là, j'ouvre une parenthèse pour rappeler que la famille s'appelait Borel d' Hauterive, et que les frères de Pétrus avaient en main les documents certifiant leur titre ; et qu'ils y tenaient comme à la prune de leurs yeux.

En 1831, Pétrus publie son premier recueil de vers « Les Rapsodies » dans lequel il rassemble différentes pièces qui n'étaient pas au départ destinées à former un tout. Il a rédigé en prose une préface dans laquelle il proclame son originalité, il prévient le lecteur qu'il n'a jamais rien lu de semblable. En fait, le lecteur pense plutôt que le poète cède beaucoup aux goûts et exigences de son temps. Sa versification n'a rien de révolutionnaire. Le ton de l'ensemble est totalement pessimiste. L'auteur se dit solitaire, infortuné, incompris, égaré dans une humanité chargée de toutes les tares, de tous les vices possibles. Il se dit anarchiste, sans-culotte, prêt à combattre, armé d'un poignard. Fort heureusement, il n'a manié que la plume, et jamais aucune sorte de poignard.

Quelques vers des Rapsodies : « car tout m'accable, enfin : néant, misère, envie
Vont morcelant mes jours... »

En outre, il proclamait son athéisme : « On dit l'homme ici-bas, pèlerin aspirant
Soit ! mais quelle est sa Mecque ou bien son Compostelle ?

Les cieux ! auberge ouverte à son âme immortelle ?

Non, le néant ! »

Tout cela n'est pas si éloigné de certains vers de Vigny dans la Mort du loup :
« Gémir, pleurer, prier est également lâche... »

Pétrus Borel d' Hauterive n'avait donc pas l'inspiration gaie. Une réflexion personnelle à ce sujet : il est à noter que le pessimisme engendre inmanquablement le guignon. Ceux qui ne pensent qu'au malheur le font naître automatiquement. Ceux qui partent perdants ne peuvent pas réussir. Manque de volonté, d'effort, d'entregent, on ne sait ? mais le fait est là : Borel, en se plaignant de tout, n'est jamais parvenu à rien. Comme tous les négatifs.

Il a employé des expressions violentes, destructrices : « Nous avertissons nos lecteurs qui ne connaissent pas le secret de la poésie lycanthropique que la haine est une figure, la rage un symbole, le sang un mot, le poignard un synonyme de canif... » en espérant scandaliser les foules, déclencher des réactions violentes, et surtout, faire parler de lui non seulement dans les milieux littéraires, mais, dans toute la société. Ses « Rhapsodies » sont sorties, mais l'opinion publique, sans doute blasée, n'a pas réagi. Les états d'âme déprimés et déprimants des poètes romantiques ne surprenaient plus personne. Le premier ouvrage ne fut pas un succès.

La vie matérielle du poète restant toujours aussi précaire (mais il ne faisait rien de sérieux pour s'en sortir ; je ne me suis jamais vraiment apitoyée sur les prétendues misères des artistes...) restaient pour lui sa facilité d'écriture, il ne cessait pas de travailler dans ce sens, et le bonheur de la camaraderie. Pétrus était un « Bousingot » . nous avons tous connu ce mot, mais j'ai dû, moi, en rechercher la signification.

« Bousingot » définit le Littré, « nom donné, après la révolution de Juillet , à des jeunes gens qui affectaient un costume négligé et qui manifestaient des idées démocratiques ». en fait de « négligé » le costume se voulait carrément provoquant, et le terme « démocratique » est un euphémisme. A mon avis, ces jeunes s'amusaient, et leur jeu semble un peu puéril. Ils constituaient une sorte de secte, pas dangereuse du tout, parce qu'ils ne commettaient jamais d'actes irrécupérables. Ils écrivaient, parlaient haut et fort, et se montraient dans des endroits où ils pouvaient faire du bruit. On trouve parmi eux des noms fameux, Nerval, Gautier, Borel et autres comparses que la postérité a oubliés. Dans le monde littéraire, on s'intéressait à eux. Georges Sand , dans son roman Horace, brosse le portrait d'un bousingot. Baudelaire reconnaissait en Pétrus Borel :

« Il fut l'expression la plus outrecuidante, la plus paradoxale de l'esprit Bousingo...

cet esprit était agité à la fois d'une haine aristocratique sans limite, sans pitié contre les rois et la bourgeoisie, et d'une sympathie pour tout ce qui en art représentait en art l'excès dans la couleur et dans la forme, et pour tout ce qui était intense et pessimiste.... » Baudelaire évoque en suite « les haïssables circonstances où était enfermée une jeunesse ennuyée et turbulente. »

Ils écrivaient beaucoup, ces jeunes gens, individuellement, mais aussi ensemble. Ils ont créé ainsi « La biographie d'un Bousingo », œuvre collective en plusieurs épisodes : « Un bousingot en bonne fortune », « Les mésaventures d'un Bousingot rouge » « Le tour de France du Bousingot », pièces satiriques qui faisaient la joie, dit-on, des lecteurs.

Pétrus publie à cette époque un second ouvrage, après les Rhapsodies, il s'agit de « Champavert », constitué de plusieurs contes qu'il qualifie d'immoraux. Immoraux sous la restauration, ils ne mériteraient plus cette appellation à notre époque, blasée dans ce domaine. Ce sont des nouvelles, ou de simples narrations qui ne s'embarrassent pas de règles ; y sont dépeintes des scènes d'amours, incestueuses, malheureuses, autrement ce ne serait pas la peine d'en parler, qui se terminent souvent tragiquement. Ce sont aussi des caricatures de personnages du temps.

Le livre ne passa pas inaperçu. Certains critiques l'éreintent, mais d'autres lui reconnaissent des qualités « de l'observation mordante, du style, beaucoup d'esprit, une certaine forme d'humour violent... ». donc, on parle maintenant de Pétrus et de ses amis. S'ils mènent toujours une vie assez inconfortable, on les connaît, on les invite, ils sont reçus à bras ouvert, mais toujours dans le milieu qui leur est favorable. La bourgeoisie, aussi bien que le grand public les ignorent. Pétrus fait grand effet, déguisé, parce que c'est la règle au cours de ces fêtes, à l'instar de tous ses complices, il est adulé, parce qu'il est beau, élégant, distingué, spirituel. Tout de même, ce n'est pas encore la consécration. Elle viendra plus tard, du moins l'espère-t-il.

Il se remet alors au travail, et, sans doute pour des raisons pécuniaires, entreprend une traduction de Robinson Crusoé qu'il mène à bien. Mais surtout, il ébauche ce qu'il croit être l'œuvre de sa vie, la seule dont la famille se souviendra, d'ailleurs. Il s'agit de « Madame Putiphar », récit en vers, en alexandrins, qui lui causera énormément de soucis, qui lui prendra beaucoup de temps, et qu'il aura bien du mal à faire éditer. Mais nous n'en sommes pas là. Pour l'instant, il débute, et le prologue ne promet pas une œuvre optimiste et désopilante :

« Une douleur renaît pour une évanouie ;
Quand un chagrin s'éteint, c'est qu'un autre est éclos.
La vie est une ronce aux pleurs épanouie... »

Dans ma poitrine sombre, ainsi qu'en un champ clos,
Trois braves cavaliers se heurtent sans relâche
Se disputent mon être, et sous leurs coups de hache
Ma nature gémit. Mais sur ces acharnés
Mes plaintes ont l'effet de trompes de timbales
Qui saoulent de leurs sons le plus morne soldat
Et le jettent joyeux sous la grêle des balles... »

Putiphar est un personnage biblique de l'Ancien Testament. C'est un Egyptien, officier du pharaon, le maître de Joseph celui qui a été vendu par ses frères, dont il fait son intendant. Sa femme tente de séduire Joseph qui n'en a pas envie, et qui s'enfuit en abandonnant chez elle son habit. Elle l'accuse alors d'avoir voulu la déshonorer, et Putiphar fait emprisonner Joseph. A l'aide de personnages différents, Pétrus s'inspire de cette histoire.

Alors s'ouvre pour le Lycanthrope une période difficile. Certes, il fréquente toujours ses amis, mais lui ne réussit pas vraiment à s'imposer dans le monde littéraire. On l'aime bien, on s'amuse même de ses excès, mais on ne le reconnaît pas comme un écrivain de talent indiscutable. Sa vie matérielle n'est pas confortable. Il a quelques ennuis avec la police et va même faire un petit séjour en prison ; un bref séjour, parce que contraint

d'effectuer son service dans la Garde Nationale, depuis 1830 c'était obligatoire, il oublie volontairement ou non de répondre aux convocations. Les condamnations pleuvent : « le sieur Borel, pour avoir manqué la garde...pour refus de service... » est condamné à quarante-huit heures de prison...

Chez lui, il écrit, il travaille. Avec ses amis, il continue à sortir, à s'amuser. Gautier l'évoque dans le « Château du souvenir » :

« Drapant sa souffrance secrète
Sous les fiertés de son manteau
Pétrus fume une cigarette
Qu'il baptise papelito.

Celui-ci me conte ses rêves
Hélas ! jamais réalisés.
Icare tombé sur les grèves
Où gisent les efforts brisés. »

Pétrus vit à cette époque des amours pas complètement satisfaisantes et qui ne dureront pas très longtemps. Un fils lui naît, baptisé Justus, enfant naturel qu'il reconnaît mais dont il ne souciera plus quand il quittera la France pour l'Algérie quelques années plus tard. Déçu par sa traduction de Robinson Crusoé qui ne rencontre pas le succès espéré, déçu dans ses amours, il quitte Paris pour un village de Champagne, Le Baizil. C'est une très petite agglomération, et Pétrus choisit une maison dans un hameau, à l'écart, Le Bas- Baizil. Dans ses lettres aux amis, Pétrus décrit sa hutte, sa caverne :

« C'est assis dans une cheminée, au milieu d'une hutte de boue et de chaume, entre deux mares ou plutôt margouillis, que ton ami, avec des sabots colossaux aux pieds, et sur le dos une souquenille de toile à voile, t'écrit ces lignes et t'embrasse... » Mais il précise dans une autre lettre : « J'y travaille sans relâche, (à la rédaction de madame Putiphar), mais cela ne va pas très vite. Que c'est donc difficile à faire, même un mauvais livre !. est-ce la tâche qui est trop forte ? est- l'ouvrier qui est trop faible ? je ne sais, mais je me sens ployer et quelquefois défaillir sous la besogne »...

les affaires vont mal, très mal ; Pétrus a besoin d'argent, il vit même dans la détresse. Alors il emprunte à ses amis : « quelques dépenses imprévues m'ont placé dans l'absolue nécessité d'avoir recours à vous... »

Enfin, après beaucoup de peine et d'efforts, Madame Putiphar est terminée ; je ne résiste pas à en retracer quelques vers :

« Il n'est de bonheur vrai, de repos, qu'en la fosse.
Sur la terre on est mal ; sous la terre on est bien.
Là, nul plaisir rongeur ; là, nulle amitié fausse
Là, point d'ambition ; point d'espoir déçu, rien !
Viens te dis-je ! à ma voix tu crouleras en poudre
Comme aux sons des buccins, les murs de Jéricho. »

Pétrus retourne à paris, et le livre sort enfin chez Ollivier. Et là, le Lycanthrope n'hésite pas à assiéger les gens qui peuvent l'aider, à rechercher les recommandations, à tout mettre en œuvre pour qu'on parle de lui et de son ouvrage, attitude qui ne correspond guère à son esprit d'indépendance et de mépris de la bourgeoisie et du pouvoir en place. Tout cela en vain, d'ailleurs ! le succès n'est pas au rendez-vous. Ses meilleurs amis tentent de le soutenir, mais les critiques ne sont guère favorables et le grand public ne s'enthousiasme pas.

Pendant quelques années encore, le Lycanthrope écrit, publie des œuvres totalement tombées dans l'oubli maintenant. Toujours sombre, toujours pessimiste, de plus en plus

amer, il connaît une situation matérielle déplorable. Il essaie d'écrire des feuilletons dans des journaux, payés à la ligne (quarante-quatre lettres sont payées vingt-cinq centimes), de participer à la publication d'une revue : « l'Epoque ». rien ne le satisfait vraiment et il choisit, comme Rimbaud, dit-on, de s'éloigner, de s'exiler. La destination en vogue à cette époque est l'Algérie.

Avec l'aide de madame de Girardin et de Théophile Gautier, l'ami fidèle, il demande et obtient un poste d'Inspecteur de la Colonisation à Mostaganem. C'est là qu'il aura l'occasion de rencontrer la famille de sa mère déportée depuis de nombreuses années.

En 1846, Pétrus débarque à Alger ; il ne sera pas tout de suite « inspecteur de colonisation » mais secrétaire du maréchal Bugeaud, le vainqueur d'Abd-el- Kader, qui est l'ami personnel de Gautier et de madame de Girardin. Pétrus vivra donc d'abord à Alger qu'il découvre avec intérêt. La ville compte environ 43 000 habitants, morcelés en petits groupes qui ne se fréquentent guère entre eux. Il y a les indigènes, les militaires et fonctionnaires français, qui occupent des situations relativement élevées, puis une foule de nouveaux résidents qui se partagent et se disputent les métiers les plus modestes : des Espagnols, des Italiens, des Maltais, des Mahonnais, et quantité d'autres. Pétrus cherche à connaître les Arabes, et commence à étudier leur langue ; mais il vit surtout dans un cercle de militaires . Les autres groupes sociaux vivent entre eux et ne s'ouvrent pas facilement aux arrivants. Il existe une phalange littéraire, en Algérie, et le Lycanthrope , qui ne cesse pas d'écrire , collabore bientôt à la rédaction de revues, de journaux... mais on se méfie un peu de lui « monsieur Borel, dit-on, connaît l'Algérie en Parisien. »

Au bout d'une année, le maréchal Bugeaud s'en va, et Pétrus entrera dans ses fonctions d'Inspecteur de colonisation. Il quitte Alger pour Mostaganem, Constantine, Bône, Oran , pour revenir définitivement à Mostaganem. Dans ces petites villes de province, la vie est très loin d'être confortable. Le rôle de l'inspecteur consiste à aller visiter les villages, le bled aux alentours et à rédiger des rapports sur l'état des cultures, des moyens de communication, sur la vie des indigènes et des colons, sur leurs besoins, sur leurs souhaits. Pétrus effectue ses tournées, rédige ses rapports, en un style absolument pas administratif, mais qui adopte le ton d'un romancier romantique, ironique et toujours un peu acerbe, qui n'est pas apprécié de ses supérieurs administratifs. Après maintes difficultés, maints différends avec sa hiérarchie, il finit par être révoqué. Un exemple de ces écrits : « Nous avons eu l'exécution de deux Arabes, sur l'esplanade Bab-el- Oued, et le dernier supplice de Ruy Blas sur les planches de la rue de l' Etat-Major ». Ruy Blas étant évidemment la pièce de Victor Hugo...

Pendant ces quelques années, il s'est marié à une jeune fille de vingt ans plus jeune que lui, il a fait bâtir, près de Mostaganem où il résidera définitivement un bordj, dit-il, qu'il appellera « Le château des hautes pensées », il a un fils nommé Aldéran. Il aura été très brièvement le maire d'un village. Dans son château il écrit, beaucoup, pendant toute la nuit de préférence, en buvant du café préparé et servi par sa femme. Pendant tout le jour, en dépit de la chaleur, de la poussière, de la sécheresse, il s'évertue à cultiver son terrain autour de la maison. Ses vers sont toujours aussi pessimistes, aussi désespérés :

-... « Bon lecteur, que de fois,
Accablé sous le poids de la vie,
Tandis qu'on nous louait d'une commune voix,
Que notre sort à tous semblait digne d'envie,
Si l'on fut descendu par les noirs escaliers
Par les sombres replis qui mènent en nous- mêmes
Que de fois on eut vu, dans les ennuis extrêmes
Notre âme, tout au fond, recousant ses souliers
Notre âme haletant sous les ailes d'Icare. »

C'est extrait d'un poème de cinq cents vers : « Le voyageur qui raccommode ses souliers ».

En 1852 on est passé de la Restauration au Second empire ; le Lycanthrope avait espéré que le nouveau régime lui accorderait un accueil plus favorable et que le talent qu'il croyait avoir serait enfin reconnu. Attente vaine ! il constate avec dépit :

« A ranimer ma muse en vain je m'évertue,
Elle est sourde à mes cris et froide sous mes pleurs
Sans espoir je me jette aux pieds d'une statue
Dont le regard sans flamme avive mes douleurs

C'est elle qui toujours repeupla d'espérance
Mon front morne envahi par des papillons noirs
Car elle avait alors dans toutes mes souffrances
Des soupirs et des pleurs pour tous mes désespoirs. »

Le Lycanthrope finit ainsi sa vie, dans la solitude mélancolique du Château des Hautes Pensées, rédigeant au long des nuits des vers désespérés, bêchant et sarclant sous le soleil au long des jours. On est en droit de se demander si sa destinée a été beaucoup plus affligeante que celle de beaucoup d'autres. Il se prétendait la victime d'un destin implacable, condamné à l'échec , cible recherchée des mauvais coups du sort.

« C'est un oiseau, le barde !il doit vieillir austère
Sobre, pauvre, ignoré ,farouche, soucieux ;
Ne chanter pour aucun, et n'avoir rien sur terre
Qu'une cape trouée, un poignard, et les Cieux ! »...

Il est mort d'une insolation, conséquence probable d'un jardinage intempestif, le 17 Juillet 1859. la température s'élevait, dit-on, à quarante degrés à l'ombre .il n'était âgé que de cinquante ans. Gabrielle, sa veuve, s'est remariée peu de temps après à mon arrière-grand-père, Victor Renard ; les deux familles étaient en relation depuis longtemps. Sa vie avait été une succession d'espoirs déçus, d'échecs en tous genres. Il est mort oublié de ses contemporains, à l'exception de Baudelaire qui, le jour où il a appris le décès du Lycanthrope lui a dédié un hommage :

« Il avait le travail si douloureux, écrit Baudelaire, que la moindre lettre, la plus banale, une invitation, un envoi d'argent lui coûtait deux ou trois heures d'une méditation excédante, sans compter les ratures et les repentirs...Dans l'histoire de notre siècle il a joué un rôle non sans importance... »

Les Surréalistes, pendant un certain temps, ont tenté de le faire sortir de l'ombre, dans laquelle il est retombé depuis.

EPIDEMIES ET MONDIALISATION

Claude BERNAILLE

Récemment les médias avides de sensations nous ont décrit avec beaucoup de détails la grippe aviaire et d'autres maladies redoutables jusque là méconnues avec certaines de leurs menaces presque imparables.

Le problème du risque d'épidémies nous intéresse pour nous-mêmes, nos enfants, notre famille, notre avenir. Nous sommes tous concernés, jeunes ou âgés, hommes ou femmes, riches ou pauvres.

Comment s'en protéger ? Quelle est notre responsabilité, celle des collectivités, des départements, de l'Etat et des scientifiques ? Faut-il craindre une guerre bactériologique ? En quoi la mondialisation a-t-elle modifié la donne ?

On entend par épidémie l'apparition inhabituelle d'un grand nombre de cas d'une maladie infectieuse, c'est-à-dire contagieuse dans une région donnée. Très schématiquement, l'épidémie s'oppose à l'endémie du fait que cette dernière existe de façon permanente dans une zone limitée déterminée. Enfin on appelle pandémie, une épidémie qui peut se propager à toute la terre. C'est ce problème qui est posé par la mondialisation inévitable de notre société.

Actuellement, dans le monde, les maladies infectieuses constituent le premier facteur de la mortalité qui est 3 fois plus importante que celle du cancer. Plus de 15 millions de personnes en meurent chaque année dont plus de 90% dans les pays pauvres. En France, on note 30.000 décès par an.

De tout temps, de grandes épidémies ont ravagé le monde et nous en avons tous entendu parler. La Bible et nos livres d'histoire antique ont évoqué la peste des Philistins, les pestes d'Athènes, de Syracuse ou d'autres. En fait, il s'agissait parfois de paludisme, typhus, dysenterie ou variole. Grâce aux archives, nous connaissons mieux les ravages de la peste noire du Moyen-âge au 14ème siècle et ses conséquences. Plus près de nous, nos grands parents nous ont conté les méfaits de la grippe espagnole de 1919. (Mort de Guillaume Apollinaire, d'Edmond Rostand et des peintres autrichiens Gustav Klimt et Egon Schiele).

Actuellement la grippe aviaire et le SRAS (Syndrome Respiratoire Aigu Sévère) nous interpellent comme le SIDA (Syndrome Immunitaire de Déficience Acquise). Ces maladies ressuscitent nos frayeurs. **En quoi la mondialisation ou le progrès technique qu'il a engendré a-t-il modifié la donne ?**

Nous rappellerons que les micro-organismes se divisent en trois catégories grossièrement de tailles décroissantes.

Les parasites : organismes animaux ou végétaux qui vivent aux dépens d'un autre et peuvent lui porter préjudice.

Les microbes : pouvant être à l'origine de maladies, sont visibles au microscope.

Les virus : leurs tailles sont de l'ordre du 15 milliardièmes de mètre. Ils sont décelables en microscopie électronique ou par les réactions immunitaires qu'ils engendrent.

Ce sont des germes généralement pathogènes à structure bien définie, parasites des cellules vivantes possédant un seul type d'acides nucléiques et pouvant provoquer des maladies après un délai variable. Par exemple entre le contact avec la personne atteinte et l'extériorisation de la maladie peut se passer un délai dit d'incubation de plusieurs années, sans aucun signe clinique comme au cours du SIDA.

Les virus peuvent subir des transformations brusques que l'on appelle mutations qui lui permettent d'échapper au système immunitaire (ou de défense) de l'hôte. L'évolution par mutation justifie la production annuelle d'un nouveau vaccin lorsqu'ils font face à des changements mineurs.

Les virus occupent une place à part parmi le monde vivant. Ils ne possèdent pas de métabolisme propre et sont incapables de se reproduire par eux-mêmes. Ils se multiplient (réplication) au niveau des cellules qu'ils infectent. N'ayant aucune autonomie ce sont des parasites absolus. Ils peuvent provoquer la mort cellulaire avec de nombreuses copies du virus infectant.

Ils peuvent induire une transformation cancéreuse, dans le cas de virus oncogènes.

Les virus sont insensibles aux antibiotiques mais peuvent être rendus inactifs par des antiseptiques comme le savon ou l'eau de Javel. La classification des virus n'est comprise, et encore que par des seuls initiés. Schématiquement on les divise en 3 catégories A, B, C et sous catégories multiples. Le typage étant fait selon une formule antigénique.

Quels sont les problèmes liés à la mondialisation ? Insecticides, vaccins, antibiotiques, toujours utiles, n'ont pas tenu toutes leurs promesses. Les épidémies reviennent en force. SIDA, SRAS, virus Ebola et bien d'autres encore. Ces affections sont différentes de celles d'hier. Dans les années 50, nous étions optimistes pensant que les maladies parasitaires et infectieuses étaient en voie de disparition mais, la grippe espagnole déjà, puis plus tard la brusque survenue du SIDA très médiatisée ébranla nos convictions.

Les facteurs négatifs sont les suivants :

Certains moyens de communication, nouveaux sont apparus. Ainsi un quart de siècle de 1325 à 1350 fut nécessaire à la Grande peste noire pour passer du désert de Gobi à la Russie puis gagner toute l'Europe. Marche à pied, cheval et navigation à voile constituaient alors les moyens de transport des virus.

Paradoxe du progrès, maintenant en moins de 24 heures aujourd'hui, un avion commercial peut relier entre elles n'importe quelle partie du monde et apporter un virus pathogène.

Le réseau aérien est le seul à relier tous les pays et se jouer des océans tout en alimentant un flux important de voyageurs. Plus de 3000 aéroports sont desservis dans plus de 200 pays. Le temps d'incubation de beaucoup de maladies infectieuses est silencieux alors que la contamination est possible. Sur le plan pratique, il est plus efficace de combattre les foyers d'infection que de chercher à agir sur la contamination par le trafic aérien.

En cas de guerre biologique, dans « la compagnie aérienne Al Kaïda d'Oussama Ben Laden » des passagers clandestins, sans papiers, terroristes, incognito pourraient semer la terreur de la guerre bactériologique n'importe où dans le monde, surtout dans les grandes agglomérations où se concentrent les hommes.

Le brassage des populations entraînent des contacts entre tous les habitants de notre planète : les lieux de rencontre appelés « melting-pots », les voyages, pèlerinages, immigrations, guerres, échanges commerciaux, crise de subsistance, sont tous facteurs de contagions y compris les transports en communs.

Certains de nos comportements personnels, comme les tatouages, le piercing, la drogue et le refus des vaccinations favorisent encore cette dissémination.

Il existe cependant de nombreux points positifs à la mondialisation :

Il en est ainsi des échanges multidisciplinaires

Les épidémies appartiennent certes à la biologie médicale, mais leur étude est devenue multidisciplinaire : conception de modèles mathématiques, informatique, étude historique, recherches de la géographie humaine surtout pour ses modes de propagation et son retentissement sur la démographie.

Par ailleurs la transmission plus rapide des travaux de recherche notamment grâce à la radio sans fil et à l'informatique ainsi qu'à une meilleure communication entre scientifiques surtout, il faut le souligner, dans le domaine de la santé constitue un point important.

Il en est de même de la **diffusion des informations** lorsqu'elles sont bien conduites et non anxiogènes favorise des comportements responsables.

Sans passer en revue les quelques centaines de maladies infectieuses inventoriées venons-en à quelques exemples. Nous distinguerons artificiellement deux groupes de

maladies, d'une part **les maladies anciennes** mais qui peuvent réapparaître du fait de la mondialisation sous forme de pandémie et que l'on appelle **réémergeantes**, d'autre part **les maladies nouvelles ou émergentes**. Rappelons que les virus peuvent évoluer par mutation ou par échange d'une partie de leur génome avec des virus de même espèce.

Les maladies réémergeantes

La peste est due au bacille isolé par Yersin en 1894 à Hong Kong. Partie de Crimée en 1347 sur les bateaux génois, elle est transmise d'un rongeur à l'autre par les puces, elle peut se propager aux rats domestiques puis à l'homme par une simple pique de puce. Il en existe 2 formes : la peste bubonique et la peste pulmonaire. Cette dernière, plus dangereuse se transmet très rapidement d'homme à homme. Elle tua le tiers de la population européenne au Moyen-âge. Elle est encore observée de nos jours. En 1920, la peste des chiffonniers à Paris et en 1945 en Corse. De nombreux foyers persistent même **maintenant** aux Etats-Unis sur la cote Pacifique. On en meurt souvent en 3 jours.

La variole, maladie infectieuse extrêmement contagieuse et épidémique, est due à un virus filtrant. Elle se caractérise par une éruption boutonneuse arrivant à suppuration. Chez l'homme elle semble avoir été apportée par les Sarrasins vers le 6^e siècle. Au 18^e siècle en France, elle frappa une grande partie de la population dont Louis XV qui en mourut. Il faut attendre Jenner et la vaccination pour voir le taux de mortalité s'abaisser chez les peuples qui la pratiquent de façon systématique.

Dernière épidémie en France à Nantes en 1955. Elle provoqua 16 morts sur 76 personnes. On distingue 3 phases dans la maladie : incubation de 2 semaines, invasion éruptive de 15 à 30 jours laissant des cicatrices caractéristiques.

Différentes formes sont plus ou moins graves. De déclaration obligatoire, elle impose l'isolement. En 1972, on dénombrait encore environ 60.000 cas de variole en Inde et au Pakistan. Le cow-pox, forme atténuée de la variole, pouvait être transmis aux trayeurs qui furent ainsi vaccinés contre la variole humaine. C'est à partir de ces observations que fut découvert le principe de la vaccination par Jenner.

L'OMS avait proclamé l'éradication de la variole en 1979, 2 ans après que le premier cas de variole ait été rapporté en Somalie.

Mais la variole reste d'actualité en raison de la possibilité d'utiliser ce virus comme arme de guerre bactériologique par la facilité de transmission des virus et l'abandon de la vaccination.

Seuls 2 laboratoires au monde, un en Russie et un aux Etats-Unis, sont autorisés à manipuler le virus de la variole et possèdent l'expérience et les outils nécessaires à l'établissement du diagnostic de certitude. Il a été suggéré que des groupes terroristes auraient pu se procurer le virus de la variole en vue d'une guerre bactériologique auprès de chercheurs russes d'où le stockage préventif de 200 millions de doses de vaccins aux U.S.A.

Le paludisme frappait encore la Camargue au début des années 30. Il a disparu depuis de l'Europe de l'Ouest. C'est un moustique (anophèle) qui transmet un parasite hématozoaire, le plasmodium falciparum (accusé par certains pour avoir tué Alexandre le Grand à Babylone). La pauvreté et les conditions climatiques favorisent le déclenchement des épidémies. Chaque année plus de 500 millions de personnes en sont atteintes, soit environ le dixième de la population planétaire. Cette maladie tue plus de 3.000 enfants par jour.

Le 25 septembre 2008, les Nations Unies à New-York ont mis un plan d'action dont la mise en œuvre éviterait plus de 4 millions de morts d'ici 2015. La prévention est indispensable pour ceux qui voyagent en pays d'épidémies, elle est efficace avec les nouveaux médicaments dont nous disposons.

Le choléra causé par le vibron cholérique se traduit par des troubles digestifs importants et peut entraîner fréquemment la mort. Nous avons tous entendu parler cette année de l'épidémie qui sévit au Zimbabwe et fait des centaines de morts chaque jour, alors que nous disposons de vaccins efficaces, mais la vaccination est maintenant trop tardive.

Les maladies émergentes

Les grippes.

La grippe espagnole fut la plus terrible des pandémies de l'histoire qui atteignit lors de l'hiver 1918-1919 la moitié de la population mondiale soit environ un milliard de personnes à cette époque. C'était le premier cas de pandémie du **20^e siècle**.

Le nombre des morts a été estimé entre 40 et 80 millions de cas soit. 2 ou 3 fois plus que la guerre elle-même. Elle était originaire de Chine et se propagea aux États-Unis et c'est là que le virus subit une mutation et devint plus mortel (3% des malades).

Sa contagiosité, favorisée par les transports de troupes, fut extrême et tua 400.000 personnes en France atteignant surtout des adultes jeunes.

Son virus a été identifié récemment, **il est de type H1N1** et proche de celui de la grippe aviaire. Certains savants pensent que ce type de pandémie a un cycle d'environ 30 ans et qu'elle est susceptible de réapparaître vers 2010-2015.

La grippe commune très fréquente, bien connue, est une affection saisonnière fébrile. Son diagnostic de certitude repose sur la mise en évidence du virus ou des réactions immunologiques qui le caractérisent. Mais le temps de réponse est tel que le diagnostic ne peut être confirmé que tardivement. Il est cependant utile pour des raisons épidémiologiques. Ceci pour la distinguer des autres épidémies qui ont les mêmes signes. Mais l'identification du virus requiert des structures lourdes. La contagiosité de la grippe se fait souvent par voie respiratoire.

Le risque tient donc à l'étroitesse du contact avec le sujet contaminateur. Les malades immunodéprimés sont plus sensibles.

Le vaccin entraîne une diminution nette de cas. Les complications de la grippe sont le fait du virus ou d'une surinfection bactérienne.

La grippe du sujet âgé est grave notamment chez les sujets vivants en institution. On a pu établir une liste des sujets à risque. On estime qu'en France, le nombre de décès annuel, lié à la grippe est de l'ordre de 5 à 10 mille.

L'OMS a mis en place un réseau de surveillance mondial. Par ailleurs il existe un centre référent pour répertorier les grippes animales.

Une grippe aviaire en 1997 de type A, à Hong Kong est reconnue chez un enfant de 3 ans [**sous type de H5N1, virus** connu depuis 1961 chez la sterne]. C'est la première fois qu'un virus grippal d'origine aviaire franchissait la barrière d'espèce et infectait l'homme. Parallèlement 18 malades sont répertoriés dont 6 moururent. Fermeture des frontières, extermination des oiseaux. Arrêt de l'épidémie. **Ce qui est important** et nouveau, c'est que les chercheurs ont réussi à reconstituer le virus de 1918 responsable de la **grippe espagnole** et que ses particularités sont très voisines du virus de la grippe aviaire justifiant les craintes d'une nouvelle pandémie comparable et aussi meurtrière.

Les oiseaux migrateurs sans signe clinique sont porteurs des virus. Ils font étape sur les plans d'eau où ils en croisent d'autres qui se dirigent dans d'autres directions. Mais les virus inféodés aux oiseaux ne possèdent pas de récepteur permettant de pénétrer dans les cellules humaines. Il faudrait un **réassortiment** entre un virus humain et un virus aviaire. Hors, le porc possède la possibilité de ce réassortiment. Le sud de la Chine, où les élevages de porcs et d'oiseaux domestiques sont très importants est désigné comme étant l'épicentre des futures pandémies de grippes.

2003 Nouvelle épidémie touchant toute la péninsule indochinoise. Par ailleurs à côté des oiseaux le chat, le tigre, le léopard et l'homme. La voie de la mondialisation était ouverte.

Il existe de nombreux sous-types de la grippe A (plus de 144). Par ailleurs les mutations permanentes des virus, leur permettent souvent d'échapper aux défenses immunitaires.

Le SRAS (Syndrome Respiratoire Aigu Sévère). C'est la première maladie émergente du **21^e siècle**. En novembre 2002, 305 cas de grippes un peu atypiques surviennent à Canton mais aucun virus n'est détecté, aucune alerte n'est transmise à l'OMS.

Le premier message officiel viendra du consulat de France à Canton lors d'une

épidémie de pneumonies en février 2003. En fait plusieurs foyers de pneumonie atypique ont été identifiés dans la province.

Presque à chaque fois la première personne contaminée a été en contact avec des animaux sauvages. Une étude est alors pratiquée par une équipe de Hong Kong, qui prouve qu'un virus est passé de l'animal à l'homme. Le coupable est : **la civette palmiste** appréciée pour sa chair, sa fourrure, et le musc de ses glandes anales utilisé en parfumerie. Elle serait le réservoir du coronavirus. La transmission interhumaine se fait par les gouttelettes de Flügge (fam : Postillons) et le manuportage.

Le cas de l'hôtel Métropole à Hong Kong est démonstratif. Le 21 février 2003, un médecin qui arrive à Hong Kong pour rendre visite à sa famille souffre d'une maladie respiratoire depuis le 15 et va être à l'origine de sa diffusion. Il prend une chambre au 9^e étage de l'hôtel Métropole. Le lendemain il est hospitalisé à l'hôpital n°1 de Hong Kong. Il meurt le 23 soit 8 jours après l'apparition des symptômes de sa maladie. A sa suite 10 clients de l'hôtel, 4 personnes travaillant à l'hôpital et 2 membres de sa famille tombent malades.

Une femme de 72 ans s'était rendue à l'hôpital de Hong Kong le 15 mars 2003 avant de prendre l'avion. Elle côtoie des personnes malades et du personnel (Affection nosocomiale). Dans l'avion des personnes qui vont prendre d'autres destinations sont contaminées par elle (dont un médecin français de l'hôpital français de Hanoï).

Parmi celles-ci, 2 membres de l'équipage et 22 passagers. 14 d'entre-eux vont à nouveau voyager sur 5 vols différents. Une trentaine de pays vont être ainsi contaminés notamment le Canada à Toronto.

L'OMS émet dès cette date des recommandations de restrictions de voyages. Des mesures drastiques vont être prises avec l'aide de la police et de l'armée si besoin. Ces mesures vont être efficaces. L'épidémie a donc connu plusieurs phases : introduction, diffusion, régression.

Qui y-a-t'il de nouveau ici ? L'identification et le léger retard d'information de la maladie, (problème de la formation des médecins), mais ensuite l'efficacité des mesures prises. C'est de cet hôtel que le SRAS va prendre son envol. L'OMS décide de contrôler 40 vols commerciaux ayant transporté au moins un malade ou un membre de l'équipage présumé contagieux.

On ne peut cependant réduire les modes de diffusion des épidémies aux seuls transports aériens. Un règlement international interdisant certains vols en cas d'épidémie ?

Pour les avions, la transmission se fait par les gouttelettes de salive en faisant la queue lors des formalités d'embarquement. A l'intérieur de l'avion, on a institué un système de ventilation par air sec peu favorable au virus grippal, (des aérosols sont aussi pulvérisés pour détruire les insectes comme cela est valable pour la dengue et le paludisme) mais les déplacements aux toilettes au bar ou pour mobiliser ses jambes rendent cette protection un peu illusoire. Il en est de même pour la détection des passagers fébriles à l'aide de caméras thermiques.

Brutalement un pays indemne peut voir arriver des dizaines de contamineurs en période d'incubation donc sans fièvre.

Le SIDA. En 1982, des médecins de l'hôpital Bichat sont confrontés à une maladie infectieuse qui touche des homosexuels dont les défenses immunitaires sont amoindries et présentent des pathologies graves et rares, comme une pneumonie ou un sarcome de Kaposi (variété de cancer de la peau). Ils soupçonnent une maladie virale. Mais aucun des virus ne répond aux critères connus et ils se demandent s'il ne s'agit pas d'un virus particulier appelé rétrovirus à l'origine de cette maladie.

Un américain Robert Gallo, de l'institut du cancer de Bethesda avait découvert peu auparavant le premier rétrovirus, capable d'infecter des cellules jouant un rôle dans les défenses immunitaires appelées lymphocytes T. et pouvant provoquer des leucémies chez les chats.

Ces médecins de l'hôpital Bichat ont l'idée de contacter le professeur Gallo et à l'Institut Pasteur le service du professeur Montagnier et plus particulièrement Françoise Barré-Sinoussi (tous les deux prix Nobel 2008 de physiologie et médecine) : après

plusieurs manipulations complexes et examen au microscope électronique un virus particulier est découvert, nommé virus LAV. Les chercheurs ne soupçonnaient pas l'ampleur de l'épidémie. La transmission par voie sanguine fut démontrée. En poursuivant les enquêtes sur le plan mondial, ils mirent en évidence la maladie qu'ils appelèrent alors maladie des 4 H (homosexuels [censurée] hémophiles, héroïnomanes [seringues], Haïtiens). L'épidémie du continent Africain ne fut soupçonnée qu'en 1985. Puis on s'aperçut que cette affection pouvait également toucher les hétérosexuel (5 H).

Citons le rôle que joua l'Agence Nationale de la Recherche contre le Sida et les hépatites et la vision de Louis Pasteur lorsqu'il a créé l'Institut qui porte son nom : allier la recherche fondamentale et la recherche appliquée, augmenter la formation et le renforcement des capacités dans les pays les plus pauvres. On dispose maintenant de modèles pluridisciplinaires associant mathématiciens, physiciens, biologistes, historiens, géographes et médecins généticiens entre autres. Tout ceci nécessite des idées et de l'argent.

Finalement la mondialisation est là pour le meilleur et pour le pire.

Parmi les autres maladies dites émergentes. Citons-en quelques-unes.

La fièvre hémorragique du virus Ebola se transmet par contact direct avec le sang, les sécrétions, les organes ou des liquides biologiques de sujets infectés. La transmission à l'homme se produit lors de la manipulation d'animaux porteurs du virus vivants ou morts. Chimpanzé, gorilles, antilopes

Le réservoir naturel semble se trouver dans les forêts tropicales du continent africain et du Pacifique occidental

La mortalité est importante et de l'ordre de 50 à 90% chez les malades présentant des signes cliniques. L'isolement s'impose.

Le personnel soignant est particulièrement exposé. Ceci pose le problème des germes nosocomiaux comme l'a montré l'épidémie de Yumbuku au Zaïre.

La république démocratique du Congo a été particulièrement touchée, mais aussi la Côte d'Ivoire, le Gabon, le Soudan.

Signalons que la **fièvre de Marburg** a un comportement proche de celui du virus Ebola.

La fièvre à virus West Nile est transmise à l'homme par des moustiques, entraînant une fièvre brutale parfois associée à des complications neurologiques pouvant être mortelles. Depuis son identification en Afrique il y a environ 10 ans, le virus a été responsable d'infections humaines ou animales dans 47 états. Une épidémie survenue, à New-York notamment, a atteint 62 cas provoquant 10 décès.

L'hépatite C. On recense environ 5.000 nouveaux cas par an avec 800.000 personnes infectées. La transmission se fait par contact avec le sang d'une personne porteuse du virus mais aussi par les seringues partagées chez les drogués, lors de l'accouchement de la mère à l'enfant. Stomatologues, dentistes, sont aussi exposés si des précautions ne sont pas prises. Il en est de même lors de tatouage, piercing. C'est enfin une affection nosocomiale connue.

La maladie du Chikungunya est transmise par un moustique et contagieuse, elle a été rapportée en Italie par un voyageur venu de l'Inde. Après les déplacements de plus en plus massifs des populations, la menace d'une épidémie de chikungunya (ou de dengue) en Europe et aux U.S.A. est bel et bien définitivement installée et pour longtemps. La mondialisation est en cours mais la répartition géographique actuelle se fait surtout au niveau de l'Inde, des îles Comores et de la Réunion. La mortalité est aux alentours de 3%.

La fièvre jaune ou vomito negro est une fièvre hémorragique américaine transmise de singe à singe et aux moustiques, hôtes vecteurs pour l'homme. Max Theiler recevant le prix Nobel 1951 en ouvrant la voie à une vaccination efficace. Un vaccin français a été abandonné en raison d'encéphalites post-vaccinales. Cette maladie s'est propagée en Afrique centrale et près de 2 millions de morts sont prévus si rien n'est fait en matière vaccinale dans les prochaines années.

La maladie de la vache folle ou une de ses variantes est susceptible de provoquer une encéphalopathie subaiguë spongiforme transmissible appelée **maladie de Creutzfeldt-Jacob**.

Des virus oncogènes (favorisant le cancer) ont été découverts : **le papillomavirus** fait partie des infections sexuellement transmissibles. Les végétations vénériennes ou crêtes de coq étaient déjà décrites par Hippocrate médecin grec du siècle de Périclès. N'oublions pas que l'allemand Harald zur Hausen a remporté aussi cette année le prix Nobel de médecine qu'il a partagé avec le professeur Montagnier et F. Barré-Sinoussi, nos deux Français. Il a montré qu'un virus a l'origine du papillome humain (VPH) peut être à l'origine du cancer du col de l'utérus. Aujourd'hui il estime que la presque totalité des cancers de l'utérus sont liés à ce virus le plaçant au sommet de la classification des agents infectieux transmis lors des relations sexuelles.

Mais dans les maladies nouvelles, il n'y a pas que des infections virales (les maladies de Lyme et la légionellose, sont d'origine bactérienne), la listériose vient du monde animal à travers des produits alimentaires de grande consommation.

En conclusion : ce cours exposé n'est qu'un aperçu des risques auxquels l'humanité a été et reste toujours exposée.

OLIVIER MESSIAEN

UN AGENT COSMIQUE DE LA MUSIQUE ET DE LA COULEUR

Par Marie-José CHASSEGUET

Titulaire du Grand-Orgue de la cathédrale Saint-Julien du Mans

S'il existe un rapport entre la nuit et le jour, la lumière et les ténèbres, le soleil et la lune, le blanc et le noir, l'eau et le feu qui engendrent l'arc-en-ciel et sa division en sept couleurs, existe-t-il aussi un rapport naturel qui serait défini scientifiquement entre l'infini dégradé des couleurs et celui des sons ?

A l'aube du vingtième siècle, un musicien chrétien, mystique, doublé d'un poète et d'un ornithologue, uni pendant plus de soixante ans à son orgue de l'église de La Trinité à Paris, s'impose à toute une génération comme ayant été sa vie durant attaché à Dame Nature et à son Créateur. Ce musicien est Olivier Messiaen (1908-1992). Là où l'artiste est un croyant, là où la musique et la foi se conjuguent, la sensibilité s'exprime, confrontée aux caprices d'une humanité qu'elle voudrait épouser le plus étroitement possible. Quand et comment Messiaen manifeste-t-il son expérience personnelle, comment réalise-t-il et vit-il ce rapport subtil entre la couleur et le son ? Est-ce le fruit d'une imagination fertile ou le fruit d'une qualité exceptionnelle dont le Maître Olivier Messiaen serait naturellement doué ? Il serait en ce cas une référence parce que doté d'une prédisposition à transformer dans l'instant le complexe sonore en couleurs et vice-versa. Tout cerveau humain pourrait être en mesure d'effectuer cette corrélation, cette dernière pouvant varier en fonction des individus. Cette réalité qu'Olivier Messiaen incarnait interpelle non seulement la Science, mais aussi les domaines de la Métaphysique et de la Religion.

La mémoire écrite abonde en citations colorées à propos de l'œuvre d'Olivier Messiaen. On parle d'une « musique chatoyante », d'une « technique imprégnée d'un symbolisme poétique où les sons et les couleurs se répondent et pressentent la vivante unité du cosmos » et d'une « vocation spirituelle, celle d'exprimer la fin des temps ... un arc-en-ciel théologique ». Le professeur E. Sevin, dit qu'à la lecture de certains passages des ouvrages d'Olivier Messiaen sur sa musique il est étonnant de constater que le compositeur avait trouvé dans bien des œuvres de ses prédécesseurs des éléments harmoniques au travers desquels il retrouvait les siens et les modes qu'il avait utilisés. Citons Debussy, Mozart, Adam de la Halle, Rimsky-Korsakov, Jean-Sébastien Bach, Wagner, Stravinsky, Bizet, Schütz, Berlioz, Monteverdi, Ravel ... Lorsque Olivier Messiaen évoque la mélodie des planètes, E. Sevin, membre du Comité National d'Astronomie, Lauréat de l'Académie des Sciences, rappelle ses propres expériences : « Comme il n'est pas possible de connaître les sons produits par les cent milliards d'étoiles de notre Voie Lactée (et encore moins ceux des innombrables étoiles des autres galaxies !), en toute humilité, je me suis contenté de la mélodie des planètes ». « Les Céphéides vibrent comme des tuyaux d'orgue » remarque-t-il en 1964, après la parution en 1963, par Olivier Messiaen de *Couleurs de la Cité Céleste*. Il écrit à Olivier Messiaen : « ... après m'être occupé des étoiles isolées, j'ai montré que l'apparition des planètes qui sont issues du soleil, est le résultat d'un bruyant cataclysme qui s'est produit il y a quelques milliards d'années, et que ce cataclysme a engendré un merveilleux concert. A chaque planète correspond une note particulière de telle façon que si on les considère dans l'ordre naturel de leur distance au soleil on obtient une phrase musicale. » D'ailleurs Olivier Messiaen cite le livre de Job (38,7), où il est question de Dieu créant la terre « parmi le concert joyeux des étoiles du matin et les acclamations unanimes des fils du Ciel. » (N°4 de « *Et expecto Resurrectionem mortuorum* », orchestre à vents et percussions).



Né de la poétesse Cécile Sauvage, frère d'un poète délaissé, très jeune Olivier Messiaen fut ébloui par les vitraux de la Sainte-Chapelle à Paris, comme par les tapisseries de Jean Lurçat. « Les vitraux de la Sainte-Chapelle » écrit-il, « vus pour la première fois vers l'âge de dix ans et demi ont eu une influence déterminante sur ma vocation de musicien de la couleur ». Il dira plus tard : « mon secret désir m'a poussé vers ces épées de feu, ces brusques étoiles, ces coulées de lave bleu-orange, ces planètes de turquoises, ces violets, ces grenats d'arborescences chevelues, ces tournolements de sons et de couleurs en fouillis d'arc-en-ciel » (*Technique de mon langage musical*).

Dans la conclusion de la conférence qu'il fit le 4 décembre 1977 en la cathédrale Notre-Dame de Paris, Olivier Messiaen dit que : « ... la musique colorée fait ce que font les vitraux et les rosaces du Moyen-Âge : elle nous apporte l'éblouissement. Touchant à la fois nos sens les plus nobles, l'ouïe et la vue, elle ébranle notre sensibilité, excite notre imagination, accroît notre intelligence, nous pousse à dépasser les concepts, à aborder ce qui est plus haut que le raisonnement et l'intuition, c'est-à-dire la Foi ..., et il faudra bien voir et entendre pour apprécier toutes les musiques et toutes les couleurs dont parle l'Apocalypse ! ».

Olivier Messiaen avait reçu deux ans auparavant, en 1975, la commande d'un opéra. Le compositeur n'est guère dramaturge au sens classique ... il offrira, non un opéra, mais une suite intitulée *Scènes Franciscaines*. On peut voir là le testament musical d'un artiste qui opère la synthèse de ses expériences. Il déclare à propos de ce monument créé à l'opéra en 1983 : « Il y a dans cette œuvre des centaines d'accords différents ; chacun est un complexe de sons. Il y a donc un mouvement incessant de bleu, de rouge, de violet, d'orangé, de vert, de pourpre et d'or, et ma musique doit donner avant toute chose une audition-vision basée sur la sensation colorée ». Olivier Messiaen rappelle que Saint François lui-même présentait ainsi la Nouvelle Calédonie qu'il avait vue en rêve : « Là où les feuilles sont rouges, les pigeons verts, les arbres blancs, là où la mer change du vert au bleu et du violet au vert comme les reflets d'une opale ». Le père de l'ordre franciscain n'a-t-il pas vécu une expérience semblable à celle d'Olivier Messiaen ? Il paraît que les accords de l'orchestre donnent l'un après l'autre toutes ces couleurs : « Avec les 12 sons chromatiques » dit Olivier Messiaen, « on obtient 48 couleurs d'accords différents ».

Olivier Messiaen est un voyant de la musique : il entendait des sons, il voyait des couleurs précisément.

SOURCES

Ses ouvrages

Technique de mon langage musical (A. Leduc, Paris, 1994)
L'œuvre d'orgue Commentaire et présentation d'Olivier Messiaen (A. Leduc)
Couleurs de la Cité Céleste (1963)
Conférence d'Olivier Messiaen en la cathédrale Notre-Dame de Paris, prononcée le 4 décembre 1977 (A. Leduc, 1978)

Ses principales œuvres de claviers ou d'orchestre et œuvres d'orgue ayant évoqué la couleur

I

Couleurs de la Cité Céleste (piano solo, orchestre à vent et percussions)

Chronochromie (grand orchestre)

Dans les conférences universitaires sur Olivier Messiaen, on mentionne souvent ses
« couleurs d'accords »

II

La Nativité du Seigneur (orgue)

« ... au point de vue instrumental, économie des timbres par des tutti de couleur et de densité différentes. »

Méditations sur le Mystère de la Sainte Trinité (orgue)

« Dieu est Saint, exprimé par un thème de couleurs : accords à renversements transposés et à résonance contractée, qui se résolvent en lumière simple par l'accord de sixte de la majeur. »

« Dieu est éternel » : « ... Je me suis adressé à des couleurs d'accords qui se meuvent très rapidement ... et la cymbale, ce qui donne un jaune d'or éclatant, avec des reflets violet pourpre, gris argenté, un peu de brun, de rouge, et de vert pâle. », plus loin : « jaune d'or, bleu de Chartres, violet pourpre, vert et rouge, orangé, violet et améthyste, mauve et gris perle. » ... « des accords colorés ... se servent du mode 3 dans différentes transpositions, et aboutissent à l'éclairage blanc et or de l'accord de sixte d'ut majeur. »

« Je suis Celui qui Suis » : thème de Dieu fortissimo, accord à résonance contractée, qui mélange le bleu violacé (couleur principale) au rouge orange, au brun rougeâtre, au violet, avec un peu de vert et d'argent. »

Note : les oiseaux ont aussi leurs couleurs ! (M.-J. Chasseguet)

Livre du Saint Sacrement (orgue)

Les mots miraculeux « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » sont confiés au Hautbois du Récit, avec Bourdon 16, octavin, tierce, en accords du mode 3 ... gris et mauve sur une tenue pianissimo du cor de nuit du Positif, en la bémol majeur, bleu violet, très calme. »

« La Résurrection du Christ » : « ... accords lumineux où brillent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ... conclusion fortissimo superposant des couleurs complémentaires : vert acide sur rouge brunâtre, jaune sur violet. »

HOMMAGE À STANISLAS DE GOZDAWA GODLEWSKI

Par René LE CAPITAIN

On ne quitte pas STANISLAS DE GOZDAWA GODLEWSKI.

Longtemps, si la vie, le sort, nous a séparé il continue à nous escorter de son savoir, par ses compétences, son assistance discrète mais singulièrement efficaces et chaleureuses.

L'Académie du Maine - tous ses membres proches ou lointains - ont puisé dans ses connaissances et l'étendue de ses analyses sur la personne et les groupes. Tête de file incontestée, en public ou en privé, il a défini avec réalisme nos savoirs et nos devoirs.

Avait-il été préparé pour ces rôles de guide sagace ? Je ne le crois guère. Il s'était préparé, oui ? Mais seul. Par des études multi directionnelles, partant de l'individu pour s'étendre aux grands groupes sociologiques, nationaux et parfois étrangers. Il dort peu ou pas. Je le sais : j'ai travaillé parfois à son côté. Les horaires auxquels il se soumettait furent souvent écrasants.

Il ne les exigeait de quiconque. Mais lui en fit sa règle personnelle.

Comment a-t-il couvert un terrain d'une telle amplitude et insufflé force et volonté d'entreprendre à son équipe professionnelle ?

Son parcours l'explique en filigrane.

Aristocrate - son patronyme le révèle suffisamment - fruit d'une lignée polonaise, il n'évita pas l'Ecole Saint Louis de Gonzague à Paris ni une grave hémorragie cérébrale qui, pourtant, ne lui déroba aucune de ses facultés déjà remarquées puisqu'il accumula, au galop, une licence en droit aussitôt suivie d'un Doctorat d'état en droit, les deux capacités couronnées et publiées par le Ministère de l'Education Nationale et ponctuées d'un Certificat professionnel d'avocat.

L'efficacité, donc la lucidité, demeura un de ses principaux outils. Son trajet est, à ce sujet, éloquent.

Devenu très vite le Directeur Commercial pour la France de Simca- Fiat, il eut dès le début de cette charge, la prescience d'élaborer un portrait morphologique des principaux types de clientèle. A l'épreuve, cette initiative devint un succès que le P-D-G de Simca adopta d'emblée, ce qui entraîna Bendix à solliciter son savoir également.

En 1954, la guerre d'Algérie lui déroba cette carrière démarrée en trombe. Malgré quelques séquelles de son hémorragie cérébrale et une opposition médicale, il n'hésita pas à se porter volontaire pour des missions de parachutage (sa famille avait choisi la France comme patrie d'accueil, il restait donc fidèle à la ligne établie). Il en sortit Capitaine.

Quand la guerre - qu'il n'aimait pas - lui rendit sa liberté, il choisit d'expérimenter la télévision en y introduisant plusieurs réalisations publicitaires, ce qui provoqua « un beau chahut »

Il s'en écarta en prenant la direction du développement d'Havas - Conseil puis du groupe SIGMA.

Cependant l'analyse solitaire gardait sa dilection. Il ne s'était jamais écarté de la psychologie ni de la sociologie. Avec le même appétit, il se colleta avec cette activité encore adolescente, bourrée d'écueils et d'exigences qu'est la psychanalyse. Ses expériences antérieures ne pouvaient que tenir compte de ce nouveau savoir et, tout naturellement, il s'attacha à résoudre les problèmes qui peuvent se poser dans les entreprises où « le nombre » pèse d'un si grand poids.

Une nouvelle mission d'interprète de la réalité et des comportements collectifs le conduisit à publier ce livre riche d'enseignements : « Psychoscopie des Relations syndicales » devenu, à la fois une bible et un manuel.

Longtemps il continua à faire bénéficier des solitaires ou des responsables de ses analyses, de ses détections et de ses prévisions. Tous devinrent ses amis. Chacun respecta le temps qu'il consacra à la réflexion et lui fit part de sa gratitude.

L'Académie du Maine, qu'il présida et orienta plus de dix ans, le pressa ensuite de demeurer son Président d'honneur. Ainsi tenions nous la certitude de conserver à la fois le mentor et le sherpa des aspirations de notre Compagnie.

Son décès n'a tari aucun des sentiments que nous lui portions. Souvent devant des hésitations et des doutes invoquons nous sa richesse et sa vitesse d'analyse, la limpidité de ses conclusions aussi.

On ne quitte jamais Stanislas de Gozdawa Godlewski.

LES ACTIVITÉS 2008 - 2009

Le Prix de la Mayenne

financé par le Conseil général de la Mayenne a été décerné le 6 décembre 2008
lors de la séance publique à Laval à Monsieur Roman PETROFF
pour sa biographie de MARIN-MARIE

•

Le Prix de l'Académie du Maine

financé par le Conseil général de la Sarthe a été décerné le 13 décembre
lors de la séance publique au Mans à Madame Huguette HERIN
pour son roman (Coquelicot Varsovie)

•

Le Prix spécial du jury

à Madame Clélia CHOTARD
pour son œuvre picturale

•

Les communications faites par les membres de l'Académie au cours de ses séances privées et publiques ont été les suivantes :

- 21 Janvier Pertrus BAREL de HAUTERIVE par Madame Suzanne SENS
- 28 Février 2^e Millénaire de la naissance de Paul de Tarse
par le Chanoine SESBOUE
- 28 Mars Jean de la VARENDE (1887-1959) par Madame Nicole Villeroix
- 25 Avril Visite virtuelle du nouveau Musée d'Archéologie
par Madame Françoise Chaserant
- 16 Mai Une Histoire des Duels par Monsieur Philippe CONSEIL
- 27 Juin Découverte d'une ville (Mayenne)
par Messieurs Héric du GRANLAUNAY et Yves FLOC'H
- 12 Septembre La marque du sacré de J.-P. DUPUY par Monsieur Jean-Luc PIVETEAU
- 10 Octobre Un ami Lavallois d'Arthur Rimbaud par le Colonel Paul GAUTIER
- 14 Novembre Les voyages fantastiques dans l'au-delà par Madame Michèle LEVY.

Directeur de la publication : Roger BLAQUIÈRE

Comité de rédaction :

Suzanne SENS - Françoise CHASERANT – Michèle LÉVY – Michèle MÉNARD

Sommaire

Pour le cinquantenaire de JEAN de LA VARENDE (1887 1959)
Nicole VILLEROUX

•

Une histoire des duels
Philippe CONSEIL

•

Les Rivaux
Nouvelle de Philippe CONSEIL

•

Vivre en Poésie
Michel LEVY

•

Petrus BAREL de HAUTERIVE
Suzanne SENS

•

L'Aviation vecteur d'épidémies
Claude BERNAILLE

•

Olivier MESSIAEN
Un agent cosmique de la musique et de la couleur
Marie-José CHASSÉGUET

•

Hommage à Stanislas de GOZDAWA-GODLEWSKI
René LECAPITAINE

Publication réalisée avec la participation
du Conseil Général de la Sarthe
et du Conseil Général de la Mayenne

